

*Colloques de Bruxelles*

---

# Danger et nécessité de l'individuation

*avec la participation de*

Emmanuel Brasseur

Édouard Collot

Guy Corneau

Daniel De Smet

Antoine Fratini

Pierre Lory

Jacques Mabit

Christine Maillard

Sonu Shamdasani

---

Esperluète/L'Arbre Soleil

*Du Livre rouge à Etty Hillesum, ou l'Amour  
comme pierre des philosophes  
Masculin et féminin psychologiques dans le  
processus d'individuation*

Emmanuel Brasseur

*Ô forte et douce comme un vin  
Pareille au soleil des fenêtres  
Tu me rends la caresse d'être  
Tu me rends la soif et la faim  
De vivre encore et de connaître  
Notre histoire jusqu'à la fin*

Louis ARAGON, *L'amour qui n'est pas un mot*

## Introduction

En 1913, après sa rupture avec Freud, Carl Gustav Jung a traversé une mort et une renaissance psychique, une *métanoïa* : «Après la séparation d'avec Freud avait commencé pour moi une période d'incertitude intérieure, plus que cela encore, de désorientation. Je me sentais flottant, comme totalement en suspens, car je n'avais pas encore trouvé ma propre position<sup>177</sup>.» C'est alors qu'il appliqua à lui-même sa propre méthode thérapeutique. «Ce fut au temps de l'Avent de l'année 1913 que je me décidai à entreprendre le pas décisif – le 12 décembre. J'étais assis à mon bureau, pesai

---

177 *Ma vie...*, Paris, Gallimard, 1973, p. 198.

une fois encore les craintes que j'éprouvais, puis je me laissai tomber<sup>178</sup>. » C'est ainsi qu'a surgi *Le Livre rouge* (LR)<sup>179</sup> et, par la suite, l'essentiel de son œuvre. De Jung et de son œuvre, je ne connais bien sûr que ce que ses héritiers m'en ont transmis, mais sa conception de l'homme, j'ai pu l'expérimenter sur moi-même et constater chaque jour la justesse de ses propos. J'ai pu observer comment chacun, s'il accepte de s'ouvrir à cette dimension, peut suivre son propre chemin et devenir lui-même.

Toutefois, j'ai toujours été assez interpellé par la différence d'approche que l'on a de ce chemin, selon que celle-ci soit de nature masculine ou féminine.

Récemment, une femme d'une quarantaine d'années, me rapportait ce rêve : « J'avais fait la lessive, et j'avais étendu le linge dans une immense prairie verte. Je sentais la fraîcheur et le souffle léger du vent qui venait vers moi et cette impression m'accompagnait au réveil. » De ce rêve, elle me dit se sentir apaisée. Elle n'avait plus peur de refuser de faire ce qu'elle estimait ne pas devoir faire et pouvait ainsi vivre sa vie telle qu'elle la ressentait.

La lessive, cet humble geste ancestral, et le souffle de la vie et le souffle du vent, ont redonné à celle-ci une place à ses valeurs. Combien cette approche féminine, faite d'*Éros*, de réception, d'acceptation et de maturation, est différente de celle masculine, faite de saisie, compréhension, séparation, que Jung qualifie de *Logos*, le glaive qui s'oppose au vase.

Par un hasard, peut-être synchronistique, lors du colloque organisé par Christine Maillard à Strasbourg en octobre 2010 autour de la traduction du *Livre rouge*, j'ai eu l'occasion de découvrir la première version du journal d'Etty Hillesum, publié sous le titre : *Etty Hillesum, une vie bouleversée*<sup>180</sup>.

---

178 *Ibid.*, p. 208.

179 Les références à celui-ci seront basées sur : C. G. Jung, *Le Livre rouge, Liber novus*, Paris, L'Iconoclaste/La Compagnie du *Livre rouge*, 2012 (version texte), abrégé en LR.

180 *Etty Hillesum, une vie bouleversée*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1995.

Ce journal, qu'elle rédige à Amsterdam, du 8 mars 1941 à octobre 1942, ainsi que les lettres de Westerbork qui y sont jointes, sont le reflet de son propre cheminement spirituel, rapide lui aussi, ainsi que l'a été celui de Carl Gustav Jung lors de la rédaction du *Livre rouge*<sup>181</sup>. Nous avons là le cheminement d'une jeune femme dont nous pourrions repérer quelques différences avec celui d'un homme de dix ans son aîné.

Quand elle consulte Julius Spier en février 41, Etty est une jeune femme de vingt-sept ans, diplômée en droit public néerlandais. Issue d'une famille juive assimilée plutôt chaotique, elle s'est elle-même quelque peu perdue dans des expériences amoureuses diverses qui la laissent désorientée. Julius Spier, qui sera son thérapeute, après avoir fait une analyse didactique chez Carl Gustav Jung, exerçait, sur les conseils de celui-ci, une activité de « psychochirologue » à Berlin vers 1930<sup>182</sup>. Son activité, très vite florissante, lui a sans doute permis de fuir l'Allemagne nazie en 1939 et de fonder à Amsterdam un cabinet semblable. Sur le conseil de Julius Spier, elle rédigera son journal de mars 41 à octobre 42. On retrouvera par la suite de nombreuses lettres, écrites pour la plupart du camp de concentration de Westerbork, où elle se fera volontairement enfermer.

Une édition complète des écrits de la jeune hollandaise fut publiée en 2008 aux éditions du Seuil (EEH<sup>183</sup>). À leur lecture, il m'a semblé possible d'apercevoir le développement d'une véritable *métanoïa*, « pierre des philosophes » en quelque sorte, qui, comme pour *Le Livre rouge*, mais d'une manière différente, ouvre l'humain aux perspectives métamorphosantes de sa dimension spirituelle.

---

181 Le premier jet fut écrit en moins de deux cents jours à partir de novembre 1913.

182 C. G. Jung rédigea en 1944, une introduction au livre le plus connu de Spier : *The Hands of Children*, London, Routledge & Kegan Paul, 2<sup>m</sup>e Edition, 1955 (cf. annexe 1).

183 *Les Écrits d'Etty Hillesum : journaux et lettres, 1941-1943*, Paris, Éditions du Seuil, 2008 (EEH).

À l'évidence, nous verrons que cette évolution s'inscrit en parfaite continuité avec ce que C. G. Jung disait à la fin de sa vie au frère David : «Après soixante ans d'expérience, je peux vous confirmer du fond du cœur ce que j'ai pu déclarer autrefois à propos de la guérison des névroses [...]»

Le père David avait demandé à Jung s'il tenait pour toujours valables les phrases qu'il avait écrites en 1932 dans son essai intitulé «Die Beziehung der Psychotherapie zur Seelsorge» (*in CW XI*) : «Parmi tous mes patients qui ont dépassé le milieu de la vie, c'est-à-dire trente-cinq ans, **il n'en est pas un seul dont le problème ultime ne soit pas celui de sa position religieuse**<sup>184</sup>, [...] et aucun d'entre eux n'est réellement guéri, qui n'a pas trouvé à nouveau sa position religieuse<sup>185</sup>.»

## Etty Hillesum

### *Éléments biographiques*

Etty (Esther) est née le 15 janvier 1914 dans la maison de ses parents à Middleburg, en Zélande. Elle est la fille de Louis (Levie) Hillesum, un Juif hollandais, assimilé, issu d'une famille ancrée aux Pays-Bas depuis de nombreuses générations, et de Riva (Rebecca) Bernstein, émigrée russe ayant fui les pogroms en février 1907, à l'âge de vingt-cinq ans.

Docteur en langues anciennes, le père a enseigné dans de nombreuses écoles néerlandaises avant d'être finalement provisoire au lycée de Deventer en février 28, fonction dont il sera démis par l'occupant nazi le 29 novembre 1940. Il est décrit comme quelqu'un d'introverti, silencieux, érudit, empreint de stoïcisme, mais doté d'un très fort sens de l'hu-

---

184 Les passages en caractères gras sont soulignés par l'auteur.

185 C. G. Jung, *Correspondance*, V, 1958-1961, Paris, Albin Michel, 1996, p. 235 : 11 février 1961, lettre au frère David.

mour, et Riva, sa mère, comme une femme affairée, chaotique, extravertie et dominatrice<sup>186</sup>. Elle gagne sa vie en donnant des cours de russe à domicile. Malgré l'origine juive, il n'y a aucune pratique religieuse au sein du milieu familial. Le père, d'ailleurs, travaille le samedi.

Etty est l'aînée de trois enfants. Il semble qu'il y ait dans la fratrie une lourde hérédité psychiatrique. Son frère Jaap est né le 27 janvier 1916. C'est un garçon intelligent, poète, qui a un franc succès auprès des femmes. En 1933, il entreprendra des études de médecine qu'il terminera, mais, personnalité mentalement instable, il fera plusieurs séjours en institution psychiatrique. Quant à son frère Mischa, né le 22 septembre 1920, c'est un enfant prodige, doué musicalement, qui sera un pianiste virtuose, mais qui, lui aussi, souffre de schizophrénie. Aux environs de 1939, il sera interné dans un établissement psychiatrique. Il en sortira psychologiquement fragile.

Etty grandit donc dans un climat familial difficile, pénible et tumultueux, les parents ne s'entendant guère, leurs tempéraments étant incompatibles. Dans son journal, le 8 août 1941, elle décrit ainsi l'atmosphère familiale, avec sans doute un brin de projection : « Il y a ici un vrai capital de dons et de valeurs humaines, chez papa comme chez maman, mais inemployé, ou du moins mal employé. Ce qui vous tue ici, ce sont les problèmes non résolus, l'instabilité des humeurs, une situation chaotique et affligeante qui trouve son reflet dans le désordre du ménage [...]. On s'abrutit aux

---

186 EEH, p. 219 : « Maman ne parle que de manger, rien d'autre n'existe pour elle [...] Je me rappelle qu'un jour, il y a des années, j'ai vu ma mère manger lors d'un banquet réunissant des mères de famille. J'étais au balcon de la petite salle du théâtre de Deventer où se déroulait la fête. Ma mère était assise au parterre à une longue table, au milieu de beaucoup d'autres "femmes au foyer". Elle portait une robe de dentelle bleue. Et elle mangeait. Elle y était entièrement absorbée. Elle mange avec glotonnerie et passion. À la voir ainsi, telle que je la découvrais soudain du balcon en vue plongeante, quelque chose en elle m'affectait terriblement. J'éprouvais de la répugnance à la voir ainsi et en même temps une folle pitié. Je suis incapable de l'expliquer. »

petites choses et on n'a plus de temps pour les grandes. Je viens d'écrire à Géra<sup>187</sup> que je finirais neurasthénique professionnelle si je restais longtemps ici<sup>188</sup>. »

Fuyant donc l'atmosphère familiale pénible, dès 1933, elle n'habitera plus chez ses parents. Elle entame en juin 1935 un premier cycle de droit, et, en mars 1937, elle emménage au 6 de la rue Gabriel-Metsu, chez un expert-comptable veuf, Han Wegerif, de trente-cinq ans son aîné. Elle y séjourne en qualité de gouvernante. « Père Han », comme le surnomme affectueusement Etty dans son journal, devint très vite son amant. Ce qui est sûrement en lien avec la personnalité et les difficultés existentielles de la jeune Hollandaise.

Outre la jeune femme, Wegerif hébergeait dans sa maison diverses personnes dont Bernard Meylinck<sup>189</sup> qui, constatant les difficultés psychologiques d'Etty, mit celle-ci en contact avec Julius Spier. Elle écrira l'essentiel de son journal depuis la petite chambre où elle aura séjourné jusqu'à son départ pour Westerbork.

Pour ce qui est de sa fonction pensée<sup>190</sup>, Etty sera une élève et une étudiante aux résultats scolaires qui ne seront guère brillants, contrairement à ceux de son frère Jaap. Elle fera des études de droit et obtiendra en juillet 39, un diplôme de maîtrise en droit public néerlandais. Ses résultats seront moyens. D'un point de vue relationnel, sans être membre d'un parti, elle évoluait dans un milieu antifasciste de gauche.

---

187 Gera fréquentait le « Spier-club » du mardi et donnait des leçons d'anglais à Spier. Elle était l'amie d'un colocataire d'Etty (*cf. infra*).

188 EEH, p. 133.

189 Qui épousera la sœur de Gera (*cf. note 187 ci-dessus*).

190 Pour Jung, le psychisme humain s'oriente selon quatre grandes fonctions qu'il regroupe et oppose deux à deux : deux fonctions rationnelles, la pensée et le sentiment, et deux fonctions irrationnelles, l'intuition et la sensation. Selon les individus, une de ces fonctions sera privilégiée et servira d'orientation majeure du psychisme, tandis qu'une fonction de l'autre couple sera une fonction accessoire. La fonction principale étant soit introvertie soit extravertie ; nous aurons donc huit types psychologiques majeurs. *Cf. : Types psychologiques*, Genève, Georg, 1993 et aussi : *Dictionnaire Jung*, Paris, Ellipses Marketing, 2008.

Parallèlement, elle étudiera les langues slaves à Amsterdam et à Leyde. Elle sera inscrite au niveau élevé, mais ne pourra achever ses études suite aux circonstances liées à la guerre. Néanmoins, elle fera preuve d'un intérêt constant pour la langue et la littérature russes, qu'elle enseignera d'ailleurs elle-même jusqu'au moment de son départ pour Westerbork. Dans le train qui l'emmènera à Auschwitz, elle aura soin d'emporter dans son sac à dos, en plus d'une petite bible, une grammaire russe.

Etty est décrite comme égocentrée, ayant un fort tempérament érotique. Elle pouvait passer de longues heures à fantasmer sur les avantages sexuels que tel ou tel homme pourrait lui procurer<sup>191</sup>. Elle est jolie et multiplie les conquêtes<sup>192</sup>. Elle manque de confiance en elle et espère trouver auprès d'hommes souvent plus âgés qu'elle, une réassurance. C'est ainsi, comme nous l'avons vu, qu'elle deviendra l'amante de son logeur, Han Wegerif. Ses expériences amoureuses multiples, loin de la combler, la laissent devant un vide existentiel de plus en plus pénible. Au début de son journal, le dimanche 9 mars 1941 elle écrit : « De même, dans les rapports sexuels, l'ultime cri de délivrance reste toujours peureusement enfermé dans ma poitrine. Érotiquement, je suis assez raffinée et, si j'ose dire, assez experte pour compter parmi les bonnes amantes ; **l'amour peut sembler parfait, pourtant ce n'est qu'un jeu éludant l'essentiel et au fond de moi quelque chose reste emprisonné.** Et tout est à l'avenant. Intellectuellement, je suis suffisamment entraînée pour pouvoir tout sonder, tout aborder, tout saisir en formules claires ; on me croit supérieurement informée de bien des problèmes de la vie ; **pourtant, là, tout au fond de moi, il y a une pelote agglutinée, quelque chose me re-**

191 EEH, p. 123 : « Chez un homme, je suis tout de suite à l'affût de ce qu'il peut m'offrir sexuellement. »

192 EEH, p. 74 : « Depuis toujours, tu as l'habitude d'attirer les hommes à toi dans tes fantasmes de la façon la plus éhontée, au point que c'est devenu une habitude avec laquelle il est difficile de rompre aussi brusquement. »



**tient dans une poigne de fer**, et toute ma clarté de pensée ne m'empêche pas d'être bien souvent une pauvre godiche pleureuse<sup>193</sup>.»

### *Julius Spier*

Désigné presque toujours dans le journal d'Etty par la lettre « S. », Julius Spier est né en 1887, à Francfort-sur-le-Main. En 1904, il s'intéresse à la « chirologie ». En 1929, après son analyse didactique avec Carl Gustav Jung, il ouvre donc à Berlin un cabinet de « psychochirologie<sup>194</sup> » qui a beaucoup de succès. En 1934, il divorce d'Hedwig Rocco, de qui il avait eu deux enfants, Ruth et Wolfgang. Après plusieurs conquêtes féminines, il se fiance avec son élève Herta Lévi<sup>195</sup>, qui émigrera à Londres en 1937 ou 1938. En 1939, Spier, lui aussi, sera contraint de quitter l'Allemagne nazie et rejoindra légalement les Pays-Bas, sans doute grâce à sa réputation et ses liens professionnels. À Amsterdam, il ouvrira à nouveau un cabinet qui sera lui aussi très florissant.

### *Le journal*

Tous les lundis soirs, entre autres, il donne des séances de chirologie, et c'est à une de celles-ci qu'Etty fera sa connaissance : Géra, sœur de la fiancée de Bernard Meylinck, est une élève de Julius Spier. Le lundi 3 février 1941, Etty se rendra à une de ces séances. Elle se fait lire les mains et cette rencontre, plus ou moins fortuite, aura une influence décisive sur le cours de sa vie. D'emblée, elle tombe sous le charme de la personnalité de Spier et décide de commencer une thérapie avec lui. De cette date, elle dira dans son journal, le 20 février 1942 : « Le 3 février, j'ai eu un an. Je

---

193 EEH, p. 34.

194 Voir l'introduction de Jung au livre de Spier : *The Hands of Children*, cité note 6, dans l'annexe 1.

195 C'est elle qui écrira la préface du livre de Spier dont Jung a rédigé l'introduction, cf. note 182.

crois que je vais adopter définitivement ce 3 février comme anniversaire, il a plus de réalité que le 15 janvier où l'on a coupé mon cordon ombilical<sup>196</sup>.»

Le 8 mars 1941, elle écrit dans un cahier un brouillon de lettre qu'elle envisage d'adresser à Spier et, sur les recommandations de celui-ci, elle commence son journal.

«Vous savez, hier, quand je ne pouvais rien faire d'autre que vous fixer d'un air bête, il y avait là en moi une telle collision de pensées et de sentiments contradictoires que je me sentais complètement foudroyée et que j'en aurais hurlé, si je m'étais encore un peu moins bien dominée. C'étaient de forts sentiments érotiques pour vous, que je croyais avoir déjà surmontés en moi, et en même temps, une forte aversion à votre égard, et c'était aussi, tout à coup, un sentiment infini de solitude, un pressentiment que la vie est terriblement difficile et que l'on doit tout faire tout seul et qu'une aide extérieure est absolument exclue, et puis de l'incertitude, de l'angoisse, il y avait de tout cela. Et tout d'un coup, ce petit morceau de chaos me regardait fixement du plus profond de mon âme. Et quand, en vous quittant, j'ai repris ma bicyclette pour rentrer chez moi, j'aurais bien voulu me faire écraser par une voiture et je pensais : ah, **il faut croire que je suis folle comme le reste de ma famille**, une pensée qui me vient toujours lorsque je me sens désespérée pour une raison ou pour une autre<sup>197</sup>.»

### *Le Livre rouge*

On repère donc dans ces lignes, toute l'atmosphère qui prélude au début du processus d'individuation, une atmosphère qu'on peut mettre en parallèle avec celle du 12 décembre 1913, quand Jung débute lui aussi son propre chemin.

---

196 EEH, p. 351.

197 EEH, p. 33-34.

Pour notre propos, il me semble également intéressant d'avoir en mémoire ce que Jung écrit dès les premières pages de *Ma vie*, sur son rapport à l'amour. Il y évoque la survenue d'un eczéma généralisé qu'il met en relation avec les difficultés du ménage de ses parents et une longue hospitalisation de sa mère : « Cette longue absence me préoccupait beaucoup. À partir de ce moment, je fus toujours méfiant dès qu'on prononçait le mot "amour" ». Le sentiment qu'éveillait toujours en moi le "féminin" fut longtemps spontanément qu'on ne pouvait, par nature, lui faire confiance [...] Tel est le handicap avec lequel j'ai débuté. Plus tard, cette impression première fut révisée<sup>198</sup>. »

Nous sommes en 1913, mais que s'est-il passé auparavant ? Jung, on le sait, a mis fin à sa collaboration avec Freud. Néanmoins, en arrière-plan de celle-ci, d'autres questions, amoureuses cette fois, se sont profilées.

### *Sabina Spielrein*

Le 17 août 1904, Sabina Spielrein, alors âgée de dix-neuf ans, est hospitalisée à la clinique psychiatrique du Burghözli de Zürich où elle séjournera jusqu'au 1<sup>er</sup> juin 1905. En l'absence de Bleuler à cette époque, Jung exerce la responsabilité de directeur remplaçant ; c'est donc lui qui commencera la prise en charge. On évoquera chez elle le diagnostic de psychose hystérique et elle quittera l'hôpital le 1<sup>er</sup> juin 1905<sup>199</sup>. Dans son dossier, on note : « La patiente quitte la clinique. Elle vit en ville de manière indépendante et va à l'université<sup>200</sup>. » Jung continuera le suivi, et elle sera ainsi la première patiente suivie en analyse par C. G. Jung<sup>201</sup>. On sait quelle place prendra la

---

198 *Ma vie...*, Paris, Gallimard 1973, p. 27.

199 Elle s'inscrira alors en faculté de médecine et terminera ses études en 1911, en présentant comme thèse de fin d'études : *Sur le contenu psychologique d'un cas de schizophrénie (dementia praecox)*.

200 Angela Graf-Nold, « Sabina Spielrein à la clinique psychiatrique du Burghözli », Paris, *Le Coq-Héron*, n°197, 2009, p. 61.

201 « La Spielrein [...] a été pour ainsi dire mon cas psychanalytique

prise en charge de Sabina Spielrein dans la relation Freud-Jung, pour en avoir été le point de départ, par une première lettre de Jung à Freud, en 1906.

En 1908, la relation entre Jung et Sabina Spielrein se transforme et ils deviennent amants. Le 30 juin 1908, Jung écrit à Sabina Spielrein : « Vous n’imaginez pas toute l’importance qu’a pour moi l’espoir de pouvoir aimer quelqu’un que je ne sois pas obligé de condamner et qui ne se condamne pas à étouffer sous la banalité de l’habitude ». Le 12 août 1908, dans une autre lettre : « Je remarque que je suis bien plus attaché à vous que je ne l’eusse jamais pensé. Je suis autrement terriblement méfiant et je m’imagine toujours que les autres ne veulent que m’utiliser et me tyranniser [...]. Ce qui bien entendu ne s’adresse pas à vous ! » Et le 4 décembre 1908 : « Mon malheur est que je ne peux vivre sans le bonheur de l’amour, de l’amour passionné, éternellement changeant<sup>202</sup>. »

Leur relation se détériorera après un an ou deux et Jung écrira à Freud le 7 mars 1909 : « [...] Un complexe me tient actuellement terriblement par les oreilles ; [...] Elle m’a fait un vilain scandale, uniquement parce que j’ai refusé le plaisir de concevoir un enfant avec elle<sup>203</sup>. »

Quant à Sabina Spielrein, on peut lire dans son journal à la date du 11 septembre 1910 : « Il est pourtant certain qu’il m’aime. Mais “il y a un mais”, [...] à savoir que [...] mon ami est déjà marié. [...] En me donnant son journal intime à lire, il me dit, d’une voix rauque et imperceptible : “Ma femme est la seule à l’avoir lu, ... avec vous.” [...] Il me semblait impossible de vivre sans lui, ou, du moins, de ne pas vivre pour lui, pour l’enfant que je voulais lui donner. [...] Je pourrais bien, au moins, puisque je l’aime tant, lui donner

---

d’apprentissage», Sigmund Freud, C. G. Jung, *Correspondance*, t. I, 1906-1909, Paris, Gallimard, 1975, p. 307 : lettre de Jung à Freud du 4 juin 1909.

202 Cf. *Le Coq-Héron*, n°197, Paris 2009 et Michel Guibal, Jacques Nobécourt (eds.), *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, Paris, Aubier, 2004, p. 52.

203 Sigmund Freud, C. G. Jung, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 283 : lettre de Jung à Freud du 7 mars 1909.

un petit enfant, comme nous en rêvions jadis ensemble? Quitte à ce qu'il retourne ensuite à sa femme. [...] Il n'est pas facile de renoncer à la pensée du petit, de mon **Siegfried** tant désiré, mais que faire? [...] Nous pourrions devenir dangereux l'un pour l'autre. Et maintenant : puisse-t-il être heureux<sup>204</sup>!»

Le 18 octobre 1910, elle écrivait : « Les paroles de la petite chanson que j'ai composée me reviennent : "ce fut... ce fut... un rêve merveilleux" et ce rêve, c'était mon **Siegfried**. Raconterai-je dans l'ordre chronologique? "Oh, mon ange gardien, fasse que ma soif soit d'une source divine!". Ces paroles de mon ami, je les criai la nuit passée...<sup>205</sup>. »

Et le 19 octobre : « Il me dit qu'il aimait les femmes juives, qu'il voudrait aimer une fille juive aux cheveux noirs. Il y a ainsi, chez lui aussi, un effort pour se tenir à sa religion et à sa culture, en même temps que le besoin d'aller au-delà, par l'intermédiaire d'une race nouvelle, le besoin de se libérer de la contrainte paternelle en s'attachant à une Juive non croyante. »

## ***Le Livre rouge, Liber primus***

### *Le meurtre du héros*<sup>206</sup>

Revenons maintenant au *Livre rouge*, et arrêtons-nous quelques instants sur le « Meurtre du héros », ainsi que Jung l'appelle.

« J'étais avec un jeune homme sur une haute montagne. C'était avant l'aurore ; à l'est, le ciel était déjà clair. Alors retentit par-delà les montagnes le cor de Siegfried en un son d'allégresse. Nous sûmes alors que notre ennemi mortel

---

204 Michel Guibal, Jacques Nobécourt (eds.), *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, op. cit., p. 150-153.

205 *Ibid.*, p. 160.

206 LR, p. 187-190.

était arrivé. Nous étions armés, aux aguets sur un étroit sentier rocheux afin de l'assassiner. Alors nous le vîmes venir, très haut au-dessus des montagnes, sur un char fait d'ossements mortuaires. Il descendait hardi et superbe au-dessus de roches escarpées, et arriva sur l'étroit sentier où, cachés, nous attendions. Lorsqu'il tourna un angle, devant nous, nous fîmes feu simultanément, et il tomba touché à mort. Après quoi, je pris la fuite, tandis qu'une pluie monstrueuse s'abattait avec fracas. Mais ensuite, j'endurai un tourment mortel et je sentis d'une manière certaine qu'il me faudrait me tuer moi-même si je ne parvenais pas à résoudre l'énigme du meurtre du héros.» En note, l'éditeur nous dit que dans le *Cahier noir 2*, Jung écrit : «J'escaladais facilement une pente incroyablement raide et **j'aidai plus tard ma femme**, qui suivait plus lentement, à grimper. Quelques personnes se moquèrent de nous, mais cela me convenait, car cela montrait qu'ils ne savaient pas que j'avais tué le héros<sup>207</sup>.»

Jung interprète cette vision, et plus particulièrement le meurtre du héros, comme le renoncement à sa fonction supérieure, qui, comme on le sait, est la fonction pensée<sup>208</sup>. Corrélativement, la fonction sentiment est donc sa fonction inférieure qui devrait s'en trouver, théoriquement, un peu mieux différenciée.

Marie-Louise von Franz, quant à elle, dans sa préface à *Psychologie et philosophie*<sup>209</sup>, interprète de la manière suivante le meurtre de Siegfried : «Je crois qu'il avait été jusqu'à convaincu qu'il était possible de faire quelque chose pour l'humanité, ou tout du moins pour la culture européenne, et qu'on pouvait trouver, par le biais d'une activité extérieure, de nouvelles réponses à nos questions. Le meurtre de Siegfried mit un terme à ses aspirations. À partir de là, Jung

---

207 LR, p. 57.

208 Cf. note 190 et aussi : *Types psychologiques*, Genève, Georg, 1993, et *Dictionnaire Jung*, Paris, Ellipses Marketing, 2008.

209 *Psychologie et philosophie*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 16.

abandonna le commandement à l'homme primitif<sup>210</sup>, celui qui est guidé par son inconscient. Il sacrifia toute volonté de puissance [...].»

Tout cela est sûrement bien exact, mais on ne peut éviter de penser, au regard des propos tenus par Sabina Spielrein dans son journal, que le nom même de Siegfried a quelque chose à voir avec l'enfant qu'elle rêvait d'avoir avec Jung. Et cela suggère que quelque chose qui touche à la créativité de l'amour a été, malheureusement pour des raisons de convenance, sacrifié par Jung.

### *Mystère*<sup>211</sup>

Le *Liber primus* se termine par une série de trois chapitres regroupés sous le thème «Mystère». Ceux-ci tournent autour de la rencontre de Jung avec Élie et Salomé aveugle, tenant un serpent.

«Dans la nuit où je méditais sur l'essence du Dieu, je pris conscience d'une vieille image : je me trouvais dans une profondeur obscure. Un vieil homme se tenait devant moi. Il ressemblait à l'un des anciens prophètes. (*Cahier noir* : «avec une barbe grise et portant un vêtement oriental<sup>212</sup>.») À ses pieds, se trouvait un serpent noir. À quelque distance, je vis une maison reposant sur des colonnes. Une belle jeune fille sort par la porte. Elle avance d'un pas mal assuré et je vois qu'elle est aveugle. Le vieil homme me fait signe et je le suis vers la maison au pied de la haute falaise. Derrière nous rampe le Serpent. À l'intérieur de la maison règne l'obscurité. Nous sommes dans une haute et grande salle aux murs étincelants. À l'arrière-plan se trouve une pierre couleur d'eau claire. Tandis que je regarde ses reflets, l'image d'Ève, de l'arbre et du Serpent m'apparaît.

---

210 LR, p. 189 : «Hélas, fallait-il que Siegfried, le héros blond aux yeux bleus, le héros allemand, tombât frappé par ma main, lui, le plus fidèle et le plus brave ! Il avait en lui tout ce que j'appréciais comme le plus grand, le plus beau, il était ma force, mon audace, ma fierté.»

211 LR, p. 201-233.

212 Comment ne pas repérer dans cette description quelques traits évocateurs de S. Freud ?

[...] Soudain une porte s'ouvre à droite, donnant sur un jardin inondé de soleil. Nous sortons et le vieil homme me dit : "Sais-tu où tu es? [...] Je suis Élie, et voici ma fille Salomé".»

Élie présente alors à Jung sa fille Salomé et celle-ci exprime à Jung son amour pour lui. Jung se récuse, malgré l'insistance de celle-ci, lui reprochant la décapitation de Jean-Baptiste. Notons néanmoins que ce n'est pas Hérode qui accompagne ici Salomé.

Il s'ensuit tout un débat entre Jung, Élie et Salomé. Jung est confronté au mystère de l'amour. Le débat est intense. Il est touché et il a peur. Dans une note de bas de page, l'éditeur rapporte les commentaires que Jung fait lors du séminaire 1925 : « [...] mes sentiments associés étaient ceux d'un mort, comme si soi-même on était une victime. C'était l'ambiance du pays de l'au-delà. Je pus voir deux personnes, un vieillard à barbe blanche<sup>213</sup>, et une jeune fille d'une grande beauté [...]. Élie m'assura que Salomé et lui étaient ensemble de toute éternité [...]. »

Jung poursuit sa réflexion dans *Le Livre rouge* : « J'entends une musique sauvage, le tambourin, une nuit de lune étouffante, la tête figée et sanglante du saint – la peur me saisit. [...] Qui a assassiné le héros? Est-ce pour cela que Salomé m'aime? Est-ce que je l'aime, et ai-je pour cette raison assassiné le héros? Elle ne fait qu'un avec le prophète, qu'un avec Jean, qu'un aussi avec moi? Malheur! A-t-elle été la main de Dieu? Je ne l'aime pas, j'ai peur d'elle. Alors l'esprit des profondeurs me parla et dit : "C'est à cela que tu reconnais sa force divine." Me faut-il aimer Salomé<sup>214</sup>? »

Comment ne pas voir là comme un écho aux propos de Jung rapportés par Sabina Spielrein dans son journal? : « Oh, mon ange gardien, fasse que ma soif soit d'une source divine<sup>215</sup>! »

---

213 Curieusement, Jung a oublié que dans les *Cahiers noirs*, la barbe était grise.

214 LR, p. 204.

215 Sabina Spielrein, *entre Freud et Jung*, op. cit., p. 160.



Et comment ne pas y voir aussi que celle-ci l'avait véritablement percé à cœur, lorsqu'elle écrivait? : « Il y a ainsi, chez lui aussi, un effort pour se tenir à sa religion et à sa culture, en même temps que le besoin d'aller au-delà, par l'intermédiaire d'une race nouvelle, le besoin de se libérer de la contrainte paternelle en s'attachant à une juive non croyante<sup>216</sup>. » Et aussi que le meurtre de Siegfried s'est fait en présence de sa femme, à l'insu du monde.

Toutefois l'on sent très bien, à la fin du *Liber primus*, que **le courage de cette confrontation** avec ses images inconscientes génère réellement au fond de lui une métamorphose. Les dernières images sont, de ce point de vue, extrêmement éloquentes : « [...] Salomé se penche vers mes pieds et les enveloppe dans sa chevelure noire. Elle reste longtemps étendue ainsi. Puis elle s'écrie : "Je vois la lumière!" En effet, elle voit, ses yeux sont ouverts. Le Serpent tombe de son corps et gît sans force sur le sol. Je l'enjambe et m'agenouille aux pieds du prophète dont l'aspect brille comme une flamme. »

Élie lui dit alors : « Ton œuvre est accomplie ici. D'autres choses viendront. Cherche inlassablement, et avant tout, écris fidèlement ce que tu vois. »

Salomé regarde en extase la lumière qui émane du prophète. Élie se métamorphose en une immense flamme de lumière blanche, le Serpent s'enroule autour de son pied, comme paralysé. Salomé s'agenouille devant la lumière, dans une extraordinaire dévotion. « Les larmes jaillissent [des] yeux [de Jung] et [il se] **précipite au-dehors dans la nuit comme quelqu'un qui n'a pas part à la magnificence du mystère.** [Ses] pieds ne touchent pas le sol, ne touchent pas cette terre et [il a] l'impression de [se] dissiper dans les airs. »

Et une fois encore, alors que Salomé vient de retrouver la vue, Jung qui est tout près de la métamorphose et tout près

---

216 *Ibid.*, p. 160.

d'être transformé par l'amour de Salomé, se détache du lien au mystère.

### ***Le Livre rouge, Liber secundus***

L'expérience du *Liber primus* a très certainement fait évoluer Jung, ainsi qu'on peut l'apercevoir dans l'épisode de la rencontre d'Izdubar. Jung décrit là, comment en marchant vers l'est, préfiguration du Soi<sup>217</sup>, il rencontre cette force, immense et brutale à ce qu'il lui semble, force qu'est Izdubar.

« Au moment où je gravissais le sommet le plus haut et voulais scruter mon espoir vers l'est, il se produisit un miracle : tout comme je me dirigeais vers l'est, quelqu'un venait vers moi en provenance de l'est et se dirigeait d'un pas pressé vers la lumière qui déclinait. Je voulais la lumière, il voulait la nuit. Je voulais monter, il voulait descendre. J'étais petit comme un enfant, il était grand comme un géant, héros à la force originelle. J'arrivais, paralysé par le savoir, lui était ébloui par l'abondance de lumière. Et c'est ainsi que nous marchions à la rencontre l'un de l'autre, lui venu de la lumière et moi venu de l'obscurité, lui fort et moi faible ; lui Dieu et moi Serpent ; lui vieux comme les origines et moi tout neuf ; lui sans aucun savoir et moi plein de savoir ; lui, être fabuleux et moi, tête froide ; lui courageux, violent ; moi lâche, rusé. Mais tous les deux étonnés de nous voir à la ligne de partage du matin et du soir<sup>218</sup>. »

Jung, lors de la rencontre d'Izdubar découvre que celui-ci est mourant, empoisonné par le poison de la rationalité scientifique. « Ce poison est si fort et si irrésistible que

---

217 Pour Jung, le Soi est l'archétype central de la psyché. C'est lui qui est à la base du processus d'individuation et qui pousse l'homme à devenir lui-même, c'est-à-dire complet. Cf. : *Dictionnaire Jung, op. cit.*

218 LR, p. 316.

n'importe qui, même le plus fort, même les dieux éternels y succombent<sup>219</sup>.»

Jung alors est perplexe, il est affectivement touché et cherche à sauver Izdubar. « Mais vers le soir, je m'approchais d'Izdubar et lui dis : "Izdubar, mon prince, écoute! Je ne veux pas te laisser périr. C'est déjà le deuxième soir qui vient. Nous n'avons pas de nourriture et nous sommes promis à une mort certaine si je n'arrive pas à aller chercher de l'aide. Nous ne pouvons attendre aucune aide de l'ouest. Mais de l'est une aide peut-elle être possible? N'as-tu rencontré personne sur ton chemin que nous pourrions appeler à l'aide?" » Izdubar lui répond alors que la mort peut venir quand elle veut et demande à Jung de le laisser. Celui-ci lui répond : **« J'ai le cœur qui saigne quand je pense que je devrais te laisser ici sans avoir essayé de faire tout ce que je pouvais pour toi<sup>220</sup>. »**

Jung finira par le cacher sous les branches d'un arbre et, réalisant qu'une « chimère n'a pas besoin d'espace », il le réduit à la taille d'un œuf. « C'est ainsi que je pénètre dans la maison hospitalière des hommes où Izdubar doit trouver la guérison<sup>221</sup>. »

À ce moment, Jung associe à Izdubar – représentation du Soi<sup>222</sup> – le Christ. « Nous ne devons pas porter le Christ, car il est insupportable, mais nous devons être des Christ, et notre joug sera alors doux et notre fardeau léger. Ce monde tangible et visible est une réalité, mais l'imaginaire est l'autre réalité. Tant que nous laissons le Dieu dans le tangible visible, dans l'en dehors de nous, il est insupportable et désespérant. Mais si nous faisons du Dieu une figure imaginaire, alors il est en

---

219 LR, p. 314.

220 LR, p. 323.

221 LR, p. 327.

222 Le professeur Jean-Paul Roussaux, lors d'une présentation du *Livre rouge* à la SRMMB, le 14 décembre 2013, me suggérait d'interpréter le mot « Izdubar » en allemand comme : « *Is du bar* » qui serait comme une formulation de : « deviens toi-même ».

nous et facile à porter. Dieu hors de nous augmente le poids de tout ce qui est lourd ; Dieu en nous allège tout ce qui est lourd<sup>223</sup>.» À ce stade, Jung est amené ainsi à expérimenter l'existence de Dieu en nous, expérience que fera également la jeune Hollandaise qui fut prise en charge par un de ses élèves, Julius Spier.

## Etty Hillesum

Revenons un peu à Etty Hillesum. Quand celle-ci commence son journal, elle vient de rencontrer Julius Spier. Dès les premières pages, on constate le puissant attrait érotique, mêlé de répulsion<sup>224</sup>, que celui-ci exerce sur elle. Elle se trouve à ce moment dans un état de désordre psychologique tel<sup>225</sup>, qu'elle se décidera à entreprendre une thérapie. Notons également que d'un point de vue de typologie jungienne<sup>226</sup>, elle n'est sans doute pas une fonction pensée, contrairement à son père, et probablement aussi à son frère, mais plutôt une fonction sentiment. Elle évolue dans un milieu antifasciste de gauche. Sa souffrance psychologique est telle qu'elle cherche, au travers d'expériences amoureuses et érotiques diverses, à s'accaparer, à travers la relation à au-

---

223 LR, p. 328.

224 EEH, p. 35 : « Mais aussi une impression très désagréable, quoique vague et fugitive : dans un moment d'inattention, j'avais cru qu'il parlait de mes parents ; mais lui : "non, tout cela, c'est vous : des dons de réflexion philosophique, d'intuition" [...]. J'ai eu alors un instant de dégoût, vaguement humiliée ou peut-être seulement choquée dans mon sens esthétique, en tout cas, je l'ai trouvé, sur le moment, assez écœurant. »

225 EEH, p. 447 : « Ceci me revient sans cesse en mémoire de mes premières années d'études : je marchais dans les rues vespérales, les poings serrés au fond des poches de mon manteau, la tête engoncée dans mon col relevé, et je me disais : "je veux travailler, je vais travailler" – et je rentrais chez moi et j'étais si totalement épuisée par cette volonté de travailler que je n'avais plus la force de le faire en réalité. Et cela a duré des années. [...]. Je n'ai pas travaillé. Parce que je n'en étais pas capable. Rétrospectivement, je comprends ce qu'il en était alors. »

226 Cf. : *Types psychologiques*, Genève, Georg, 1993 ; *Dictionnaire Jung*, Paris, Ellipses Marketing, 2008, et note 190.

trui, une réassurance personnelle. Cela ne la laisse en réalité que toujours plus désorientée et aggrave sa problématique névrotique. C'est donc probablement la sensualité évidente qui se dégage de Julius Spier qui contribue à l'élaboration du transfert. Elle note dans son journal : « Mais ensuite, voilà ses yeux merveilleusement humains qui se posaient calmement sur moi et me sondaient du fond d'abîme gris, des yeux que j'aurais voulu embrasser<sup>227</sup>. » Aussitôt, sur les conseils de celui-ci, conjointement à la prise en charge thérapeutique, elle rédige son journal. Spier considérait celui-ci comme un outil thérapeutique d'introspection. Dès les premières pages, Etty est, nous l'avons vu, parfaitement lucide sur sa problématique : « L'amour peut sembler parfait, pourtant ce n'est qu'un jeu éludant l'essentiel et au fond de moi quelque chose reste emprisonné<sup>228</sup>. »

En plus de l'analyse des mains, Spier pratiquait une sorte de lutte avec ses patients. « *Mais venons-en aux faits. Corps et âme ne font qu'un*<sup>229</sup>. » C'est sans doute en vertu de cet axiome qu'il se mit en devoir de mesurer mes forces dans une sorte de lutte. Or mes forces devaient se révéler plutôt grandes. C'est alors qu'est arrivée cette chose étonnante : j'ai envoyé au tapis ce colosse<sup>230</sup>. » Cette lutte et cette victoire sur ce colosse ont probablement aussi contribué à l'élaboration du transfert, tout en compliquant sérieusement dans un premier temps les difficultés psychologiques d'Etty<sup>231</sup>.

---

227 EEH, p. 35.

228 EEH, p. 34.

229 Dans EEH, les mots en italique sont en allemand dans le texte original.

230 EEH, p. 37.

231 EEH, p. 88 : « La seconde fois, notre lutte fut toute différente. Chez lui aussi l'érotisme s'est réveillé. À un moment donc, comme il était sur moi, gémissant faiblement et en proie au spasme le plus vieux du monde, j'ai senti monter en moi des pensées très basses, comme des vapeurs délétères exhalées par un marais : "Belle façon de soigner ses malades, tu t'arranges pour en tirer du plaisir et en plus tu te fais payer, même si c'est peu de chose !" Mais pendant cette lutte, la façon de me saisir qu'avaient ses mains, sa façon de me mordiller l'oreille et d'enserrer mon visage entre ses grandes mains dans le feu du combat, tout cela m'affolait complètement, je pressentais l'amant expert et captivant qui se trahissait dans ces

Spier, lui enseignera que : « Ce qui est ici (et il montrait sa tête) doit venir là (et il montrait son cœur)<sup>232</sup>. » Il introduira Etty à la lecture de Rilke, de saint Augustin, de la Bible et surtout à celle de l'Évangile de Matthieu ainsi qu'à celle de la deuxième épître aux Corinthiens, de Maître Eckhart, de Dostoïevski, et bien entendu, il l'intéressera à plusieurs ouvrages de C. G. Jung<sup>233</sup>.

Très rapidement, des résultats se feront sentir, ce que la jeune femme identifie parfaitement : « C'est comme un puzzle, toutes les pièces étaient mélangées et il les a rassemblées en un tout cohérent, comment il s'y est pris, je l'ignore, [...] » Un peu plus loin dans son journal, alors qu'elle évoque son émerveillement devant un marronnier privé de feuilles au coucher du soleil, elle dira : « Avant, je n'abordais ce tableau, un arbre au soleil, que par l'esprit. Je voulais formuler pour moi-même pourquoi il me plaisait tant, je voulais comprendre de quoi il était fait, ce sentiment profond, ce sentiment primitif, je voulais le pénétrer intellectuellement, du moins je le crois. Je voulais donc me soumettre la nature et en fait par-dessus tout, je voulais tout embrasser. Et le fait tout simple est que maintenant j'éprouve tout. Je me remplis d'un sentiment profond, mais ce n'est pas un sentiment qui m'épuise, au contraire il me donne des forces : une vie saine me parcourt les veines et, tandis que j'étais assise là au soleil, j'ai inconsciemment courbé la tête, comme pour éprouver de la sorte encore mieux ce nouveau sentiment de la vie<sup>234</sup>. »

---

gestes. Mais en même temps, je trouvais parfaitement goujat de sa part d'abuser ainsi de la situation. Toutefois ce sentiment de dégoût s'évanouit pour faire place, après la lutte, à une intimité entre nous et à un contact personnel comme nous n'en avons plus jamais eu par la suite.»

232 EEH, p. 62.

233 « Psychologie analytique et conception du monde » et « La femme en Europe » in : *Problèmes de l'âme moderne* ; « L'angoisse de l'âme contemporaine » et « À la conquête de la conscience » in : *L'Homme à la découverte de son âme* ; *Métamorphoses et symboles de la libido* ; *L'énergétique psychique* ; « L'inconscient dans la vie psychique normale et anormale » in : *Psychologie de l'inconscient*.

234 EEH, p. 63.

Ces quelques lignes, décrivent très nettement comment la jeune femme différencie sa fonction sentiment.

Mais rien n'est vraiment simple pour elle. Dans un premier temps, elle luttera de toutes ses forces contre l'attirance érotique et sensuelle qu'elle éprouve pour Spier. « Je ne veux pas d'une liaison avec lui. Pourtant, on en prend nettement le chemin mais je ne le veux pas. Sa future femme est à Londres, seule, et elle attend. [...] À présent que mes forces se sont organisées, elles commencent aussi à lutter contre mon désir d'aventure et ma curiosité érotique, qui me porte vers beaucoup de gens<sup>235</sup>. »

Toutefois l'expérience répétée de ces « luttes » aura raison de ses bonnes résolutions. Et le tempérament des deux protagonistes aura, pour un temps, l'issue que l'on peut supposer...

Tout au long du journal, Etty ne fait aucun mystère sur les émois de son bas-ventre et sur ses intérêts érotiques (trioisme avec une voisine de Spier de passage chez lui<sup>236</sup>, fantasmes homosexuels avec une amie mariée...<sup>237</sup>). Ses relations ne semblent néanmoins plus s'éparpiller, même si elle peut encore très bien passer dans la même journée d'une relation avec Spier au lit de « père Han », son amant attiré, sans en ressentir le moindre trouble<sup>238</sup>.

En parcourant son journal, on aperçoit que, conjointement à cette relation à Spier, se réalise en elle un véritable approfondissement intérieur : « Tous les matins, avant de me mettre au travail, me “tourner vers l'intérieur”, rester une demi-heure à l'écoute de ce qu'il y a en moi. “Plonger en

---

235 EEH, p. 72.

236 EEH, p. 165.

237 EEH, p. 449 et 571.

238 EEH, p. 248 : « Il y a douze heures, j'étais dans les bras d'un autre homme et je l'aimais - et je l'aime. / Est-ce vulgaire? Est-ce décadent? / Pour moi c'est parfaitement normal. Peut-être parce que l'amour physique n'est pas - ou n'est plus - l'essentiel pour moi. »

soi-même<sup>239</sup>. » Sur les conseils de son thérapeute, elle lit et approfondit régulièrement des textes de C. G. Jung<sup>240</sup>, elle relit la poésie et les textes de Rainer Maria Rilke qu'elle avait déjà abordés, mais que, sous l'influence de Spier, elle découvre dans une autre dimension.

Ainsi, redécouvre-t-elle ces vers qu'elle avait lus des années auparavant : «... puis entendit la voix étrangère / d'un étranger lui dire : / jesuislàprèsdetoï<sup>241</sup>. » Et elle commente ainsi ce poème : «Et pourtant, c'est un amour! Je commence peu à peu à le voir à sa juste mesure, je ne suis pas amoureuse, mais tout à fait captivée par lui, il est le premier partenaire de valeur à qui je me mesure<sup>242</sup>. » Sa relation à Spier s'approfondit et, méditant une conférence de Jung, « Psychologie analytique et conception du monde », elle souligne la phrase suivante : « Cette limitation<sup>243</sup> produit le sentiment de contingence et d'absurde, et c'est ce sentiment qui nous empêche de **vivre la vie avec la densité de sens requise pour en épuiser toutes les possibilités**. La vie devient superficielle et ne représente plus complètement l'homme<sup>244</sup>. », Elle constate que Spier ne saurait être mieux caractérisé que par ces mots. Mais plus que des mots, c'est réellement à son contact qu'elle se transforme, le voyant réellement vivre sa vie avec la densité de sens évoquée par Jung. Elle sait, ainsi que nous l'avons vu, que l'étreinte physique à elle seule, ne la libérera pas et que l'important, pour elle, c'est d'être conduite au cœur de l'autre<sup>245</sup>, et ce

---

239 EEH, p. 102.

240 Cf. note 233.

241 Rainer Maria Rilke, *Poésies, Œuvres*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 2<sup>e</sup> éd., p. 290.

242 EEH, p. 90.

243 Jung pointe le fait qu'« une rationalisation excessive de la conscience arrache l'homme à son histoire naturelle et le transpose dans un présent rationnellement borné qui s'étend sur le bref laps de temps entre naissance et mort. »

244 In : *Problèmes de l'âme moderne*, Paris, Buchet-Chastel, 1996, p. 126.

245 EEH, p. 324 : « Mais chez moi, ces accès soudains de désirs physiques proviennent toujours d'une "parenté spirituelle", et en cela ils sont bons. »



qui la touche chez Spier, c'est surtout sa générosité et sa profonde humanité.

Cela l'amène à approfondir sa réflexion sur l'amour : « On doit agrandir constamment son cœur, pour y faire beaucoup de place. La plupart des gens n'ont que peu de place dans leur cœur. Lorsqu'ils y accueillent une nouvelle personne, les autres sont obligées d'en sortir. On doit faire en sorte que l'un ne soit pas lésé au profit de l'autre. Pour cela il faut posséder vraiment beaucoup d'amour. [...] Il faut être juste envers tous, on n'a pas le droit de manquer à l'un du fait d'un sentiment trop puissant pour l'autre. Cela exige beaucoup de force et beaucoup d'amour<sup>246</sup>. »

Le lendemain, approfondissant une autre partie de la conférence de Jung où celui-ci dit : « [...] Car au-dessus de la fin en soi de la science de l'art, il y a l'homme, le créateur de ses instruments. Nulle part nous n'approchons de plus près le principal mystère de toutes les origines que dans la reconnaissance du moi propre, que nous croyons connaître depuis toujours. Les profondeurs de l'univers nous sont mieux connues que **les profondeurs du moi où nous pouvons surprendre presque sans intermédiaire l'être et le devenir créateur, il est vrai sans les comprendre.** » Elle constate : « le monde intérieur est aussi réel que le monde extérieur. On doit en être conscient. Il a aussi ses paysages, ses contours, ses possibilités, ses territoires sans frontières. Et soi-même, l'on est le petit centre où monde intérieur et extérieur se rencontrent. Les deux mondes se nourrissent l'un de l'autre, on ne doit pas négliger l'un au [profit] de l'autre, ni juger l'un plus important que l'autre. Sinon, l'on appauvrit sa propre personnalité<sup>247</sup>. »

Cela l'amènera progressivement à approfondir à la fois sa vie intérieure et sa vie extérieure relationnelle, à travers l'expérience de l'amour. Cette expérience, chez elle, dé-

---

246 EEH, p. 106.

247 EEH, p. 107.

passe progressivement la dimension érotique possessive et passionnelle<sup>248</sup>, sans doute aussi en rapport avec la prise de conscience des horreurs dans lequel son monde est plongé. « Cela recommence : arrestations, terreur, camps de concentration, des pères, des sœurs, des frères arrachés arbitrairement à leurs proches. On cherche le sens de cette vie, on se demande si elle en a encore un. [...] J'avais perdu le sens de la vie et le sens de la souffrance, j'avais l'impression de "m'effondrer" sous un poids formidable, pourtant là encore je continue à me battre et tout à coup je me suis sentie capable d'avancer plus forte qu'auparavant. J'ai essayé de regarder au fond des yeux la "souffrance" de l'humanité, je me suis expliquée avec elle, ou plutôt : "quelque chose" en moi s'est expliqué avec elle... [...] Ces questions doivent trouver un champ clos où s'affronter, un lieu où s'apaiser, et nous pauvres petits hommes, nous devons leur ouvrir notre espace intérieur et ne pas les fuir<sup>249</sup>. »

Au milieu de tout ce désordre, elle se sent de plus en plus désorientée et perdue. Elle sent bien qu'« une douzaine de nuits d'amour torride<sup>250</sup> » ne pourraient suffire à apaiser ce qu'elle éprouve.

Son cheminement intérieur, comme nous l'avons noté, est également très influencé par les textes de Rainer Maria Rilke. En février 1942, un peu plus d'un an après le premier contact avec Julius Spier, elle approfondit les *Lettres à un jeune poète* et, plus particulièrement, ces mots qui se trouvent en allemand dans son journal : « **Tout** tient dans ces deux mots : porter à terme et enfanter. Laisser chaque impression, chaque germe de sentiment se développer en soi-même, dans l'obscurité, dans l'indicible, dans l'inconscient,

---

248 EEH, p. 445 : « L'accent se déplace lentement du physique vers le spirituel. [...] D'avoir mené une vie physique aussi intense durant des années, j'ai gagné une grande paix et je n'ai plus besoin de satisfaire "coûte que coûte" le corps, et lui seul - et d'en être arrivée là m'emplit de gratitude. »

249 EEH, p. 109-111, juin 1941.

250 EEH, p. 117.

dans une zone inaccessible à l'entendement et attendre avec une profonde humilité, une profonde patience, l'heure d'accoucher d'une nouvelle clarté ; cela seul s'appelle vivre l'expérience de l'art : dans la compréhension comme dans la création<sup>251</sup>. »

Elle se livre progressivement à une sorte de méditation où elle entre en contact avec ce « centre » qu'elle sent obscurément nourrir sa vie et qui est en lien très profond avec l'expérience de l'amour. Expérience qui nécessite, et c'est là essentiel, une clarification de son rapport à l'ombre. Ainsi, elle répond un ami qui lui disait : « Mais qu'est-ce qu'ils ont, les gens à vouloir se détruire les uns les autres ? – Les gens, les gens, n'oublie pas que tu en fais partie. ». Et elle commente dans son journal : « Et la saloperie des autres est aussi en nous. Et je ne vois pas d'autre solution, vraiment aucune autre solution que de rentrer en soi-même, dans son propre centre et de l'extirper de son âme, toute cette pourriture. Je ne crois plus que nous puissions corriger quoi que ce soit dans le monde extérieur, que nous n'ayons d'abord corrigé en nous. Et cela me paraît l'unique leçon de cette guerre : de nous avoir appris à chercher en nous-mêmes et pas ailleurs<sup>252</sup>. » Ainsi, tous les matins, elle prend un temps de méditation.

Cette découverte progressive du centre, le Soi en termes jungiens, est associée chez elle à l'expérience de ce qu'elle appelle « Dieu ». « Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors, il faut le remettre au jour. Il y a des gens, je suppose, qui prient les yeux levés vers le ciel. Ceux-là cherchent Dieu en dehors d'eux. Il en est d'autres qui penchent la tête et la cachent dans leurs mains, je pense que ceux-ci cherchent Dieu en eux-mêmes<sup>253</sup>. »

---

251 EEH, p. 347.

252 EEH, p. 349-350.

253 EEH, p. 149.

Cette évolution spirituelle, se double de son rapport au mal. « En résumé, je veux dire ceci : la barbarie nazie éveille en nous une barbarie identique, qui emploierait les mêmes méthodes, si nous avions le pouvoir de faire ce que nous voulons à l'heure qu'il est. Cette barbarie qui est la nôtre, nous devons la rejeter intérieurement, nous n'avons pas le droit de cultiver en nous cette haine, parce que le monde alors ne se dégagerait pas d'un pouce de la boue où il est<sup>254</sup>. »

Cette évolution spirituelle, cette transformation par l'amour se manifeste corrélativement dans sa relation à Spier. Alors qu'elle réfléchit sur ce 3 février 1941, premier anniversaire de leur amitié, elle fait sur celle-ci la réflexion suivante : « Mon désir croît très lentement et mûrit jusqu'à l'abandon total, à un point que je n'ai jamais connu auparavant. » Et elle met en parallèle son ressenti, quelques jours auparavant dans un train glacial, au milieu de tous les gens qu'elle côtoyait : « À ce moment-là, je me suis sentie plus liée à lui que jamais, mais en même temps aussi plus libérée de lui que jamais. Je le porte en moi comme une part de mon corps et de mon âme. Mais je vais être libre, rester indépendante et je ne lierai jamais ma vie à celle d'un autre<sup>255</sup>. »

### **La fin du *Livre rouge***

Revenons à Jung et plus particulièrement à la fin du *Livre rouge*. Celui-ci se termine à nouveau sur la question de Salomé. L'inconscient semble insister, dirions-nous. Arrêtons-nous sur ce moment et tentons d'observer le passage entre *Le Livre rouge* calligraphié et *L'Ébauche*.

---

254 EEH, p. 57.

255 EEH, p. 367.

Au cinquième paragraphe du chapitre 21 intitulé «Le magicien<sup>256</sup>», nous observons un dialogue entre le Serpent et Jung, repris ensuite par un échange entre Jung, Élie et Salomé.

*Jung et le Serpent*

Le Serpent explique à Jung que rien n'est encore accompli et que la vie ne fait que commencer. Suivons de près leur dialogue.

Moi : « Qu'entends-tu par : la vie ? »

Serpent : « Je dis que la vie est encore à devoir commencer. Ne t'es-tu pas senti vide aujourd'hui ? Appelles-tu cela la vie ? » [...]

Moi : « [...] Il se peut qu'une fois encore je ne te fasse pas assez confiance. » [...]

Serpent : « [...] **Ne t'imagines surtout pas que tu pourrais, d'une manière ou d'une autre t'emparer de moi et m'incorporer à toi.** »

Moi : « Alors que doit-il en être ? Je suis prêt. »

Serpent : « Tu as droit à une récompense pour ce qui était déjà accompli. [...] Je te la donne en image. Regarde. »

*Jung, Élie et Salomé*

Élie et Salomé ! Le cycle est accompli, et les portes du mystère se sont rouvertes. Élie conduit par la main Salomé, la voyante. Elle baisse les yeux et rougit amoureusement.

Élie : « Voici Salomé, je te la donne. Qu'elle soit tienne. »

Moi : « Pour l'amour de Dieu – que ferais-je de Salomé ? Je suis déjà marié, et nous ne sommes pas chez les Turcs ! »

---

256 LR, p. 481-488.

Élie : « Ô balourd que tu es, homme de peu d'esprit ! N'est-ce pas un beau cadeau ? Sa guérison n'est-elle pas ton ouvrage ? Ne veux-tu pas accepter son amour comme la rétribution bien gagnée de ta peine ? »

Moi : « J'ai l'impression que ce serait un étrange cadeau, sans doute une charge plutôt qu'une joie. Je me réjouis que Salomé me soit reconnaissante et m'aime. Je l'aime aussi dans une certaine mesure. Au demeurant, la peine qu'elle m'a donnée m'a été littéralement extorquée plutôt que je ne l'aie prise librement et à dessein. Si cette torture sans intention de ma part a eu un si bon succès, cela seul suffit à mon entière satisfaction [...] »

Ces commentaires faits par Jung me semblent devoir être mis en relation avec des notes du journal de Sabina Spielrein, notes qui jettent une certaine lumière sur ces propos. En effet, quand la mère de Sabina Spielrein a interpellé Jung sur la situation de sa fille et sur la relation que Jung entretenait avec elle, celui-ci lui a envoyé une note d'honoraires accompagnée des commentaires suivants :

De médecin, je suis devenu son ami en cessant de maintenir à l'arrière-plan mon véritable sentiment pour elle. J'ai d'ailleurs pu d'autant plus facilement abandonner mon rôle de médecin que je ne m'y sentais plus tenu n'ayant jamais exigé d'honoraires. [...] C'est pourquoi je vous propose, afin que je n'aie pas à sortir de mon rôle de médecin, puisque c'est ce que vous souhaitez, de me verser des honoraires à titre de dédommagement pour la peine que j'ai prise<sup>257</sup>.

---

257 Sabina Spielrein, *entre Freud et Jung*, op. cit., p. 122.

Ces commentaires me semblent confirmer l'hypothèse de ce que la figure de Salomé a un lien avec le vécu de Jung initié par Sabina Spielrein.

De plus, le texte du *Livre rouge* calligraphié se poursuit par un échange entre Jung et Salomé, qui lui déclare sa flamme :

« Pourquoi seulement parler, je veux être  
tienne, t'appartenir tout entière. » Mais Jung se  
défile et Salomé finira par conclure : « Quel être  
dur et incompréhensible tu es ! »

Après cette « rupture » avec Salomé, rupture qui ressemble donc étrangement à celle qui se produira entre Jung et Sabina Spielrein, l'accent de l'échange se porte sur le personnage du Serpent. Rappelons-nous que c'est le Serpent qui introduit Jung auprès d'Élie et Salomé. Rappelons-nous aussi que le Serpent, symbole de l'inconscient, en ce compris la fonction sentiment de Jung, ne se laissera pas saisir ou incorporer, ainsi qu'il le lui exprime, quelle qu'en soit l'envie consciente de Jung. Néanmoins, nous apprendrons qu'Élie a perdu son Serpent et que Jung se vante de le lui avoir volé. Cet épisode sera commenté, avec lucidité sur lui-même, par Jung :

[...] Ainsi Salomé a-t-elle perdu la puissance  
de la séduction et elle est devenue amour. [...]  
J'ai accepté Salomé en tant que désir, en tant  
qu'amour je l'ai rejetée. Mais elle veut venir à  
moi...

*Fin du volume calligraphié*

Le *Livre rouge* calligraphié se termine sur ces mots :

J'entends Salomé qui continue de pleurer. [...]  
Serpent : « Tu ne refoules pas du tout ton  
sentiment à l'arrière-plan, mais cela te convient  
mieux de n'avoir plus à te creuser la cervelle  
pour Salomé. »

Moi : « C'est terrible, si tu dis la vérité. Est-ce la raison pour laquelle Salomé pleure toujours ? »

Serpent : « Oui, c'est bien la raison. » [...]

Alors **le Serpent se métamorphosa en un petit Oiseau blanc** qui s'élança à tire-d'aile dans les nuages, où il disparut. Je regardai longtemps dans sa direction...

L'Oiseau : « M'entends-tu, je suis loin. Le ciel est si éloigné. L'enfer est bien plus proche de la terre. J'ai trouvé quelque chose pour toi, une couronne abandonnée... une couronne en or. » Et voici qu'aussitôt elle est dans...

Ici l'éditeur nous signale que s'interrompt brusquement la transcription par Jung du *Liber novus* dans le volume calligraphié.

Le texte de *L'Ébauche* se poursuit de la manière suivante :  
ma main ; c'est une couronne royale en or. À l'intérieur sont gravées des lettres ; que disent-elles ?

« **L'amour ne cesse jamais.** »

Ainsi donc, les différents éléments que l'on repère dans le texte, lors des échanges de Jung concernant Salomé, confirment l'hypothèse que Sabina Spielrein a très certainement éveillé chez Jung des contenus inconscients qui se retrouvent ici exprimés par la figure de Salomé. Toutefois, le Serpent qui symbolise l'insaisissable de l'inconscient ne se « prend » pas par la fonction pensée, alors même que c'est ce que Jung semble avoir tenté de faire.



Il est également intéressant de noter que, pour des raisons inexplicables, dans le volume calligraphié ont été exclues les lignes précisant que l'oiseau s'élève dans le ciel avec une couronne royale en or dans laquelle se trouve gravée cette citation de l'épître aux Corinthiens<sup>258</sup> : «L'amour ne cesse jamais.»

Cela me semble d'ailleurs marquer une différence essentielle quant au risque de vivre l'amour, entre l'attitude de Jung à ce moment de sa vie et celle d'Etty Hillesum.

Rappelons-nous : dans le rêve que Jung évoque comme préparatoire et annonciateur de *Réponse à Job*, quelque chose le retient et l'empêche de s'agenouiller et toucher le sol en face de «la plus haute présence» : «Cependant, pour quelque motif, je ne pouvais pas amener mon front au contact du sol. Il restait peut-être un millimètre entre front et sol<sup>259</sup>.» Et ce qu'il avait à reconnaître, c'était Urie, le général honteusement trahi par David à cause de Bethsabée, la femme de celui-ci, que David convoitait.

Dans le même ordre d'idée, on retrouve cette différence entre l'attitude d'Héloïse et celle d'Abélard au sujet de l'amour dans la totalité de ses dimensions. Celle-ci lui écrivait depuis le couvent d'Argenteuil où, suite au «scandale<sup>260</sup>» de la découverte de leur liaison amoureuse, elle avait été reléguée. Abélard espérait ainsi cacher aux yeux de tous leur mariage secret : «Cette défiance, la seule que tu m'aies jamais témoignée, me pénétra, je l'avoue, de douleur et de honte ; moi qui, sur un mot, Dieu le sait, t'aurais **sans hésiter, précédé ou suivi jusque dans les abîmes enflammés des enfers!**, car mon cœur n'était plus avec moi, mais avec toi<sup>261</sup>.» Et quelques lignes plus loin : «Tandis que je goûtais avec toi les plaisirs de la chair, on a pu se demander si

---

258 1 Cor, 13,8.

259 *Ma Vie...*, *op. cit.*, p. 252-257.

260 Il est important de noter pour notre propos que c'est Abélard qui éprouve avec culpabilité son attachement érotique pour Héloïse.

261 Pierre Abélard, Héloïse, *Correspondance*, Paris, Callimard, coll. «Folio classique», 2000, p. 121.

c'était la voix de l'amour que je suivais ou celle du plaisir. On peut voir maintenant à quel sentiment j'ai, dès le principe, obéi<sup>262</sup>. »

Mon hypothèse est donc que Jung, à ce stade, éprouve de réelles difficultés autour de l'expérience de l'amour, profondément initiée chez lui par Sabina Spielrein, expérience qui sollicite sérieusement sa fonction inférieure, le sentiment. Rappelons que le terme sentiment correspond à deux termes en allemand : *Fühlen* qui décrit la fonction et que Jung différenciera nettement du contenu, *Gefühl*, dans ses ouvrages ultérieurs<sup>263</sup>.

Cette expérience amoureuse difficile, on sait aujourd'hui que Jung l'a néanmoins profondément partagée avec son amie Toni Wolf<sup>264</sup>, malgré la douleur que celle-ci générait<sup>265</sup>. Mais cela n'apparaît pas encore à l'époque du *Livre rouge*, même s'il est certain que c'est Toni qui l'a accompagné dans ce chemin.

Rappelons-nous simplement l'expérience de Ravenna en y ajoutant les précisions apportées par Nadia Néri<sup>266</sup>, suite aux informations que lui a aimablement données Carl Albert Meier. Dans *Ma vie*, Jung raconte son premier voyage à Ravenna en 1913, et la visite qu'il fit à la tombe de Gal-la Placidia, qui exerçait sur lui un charme extraordinaire. Vingt ans après, « en compagnie d'une dame de [sa] connaissance<sup>267</sup> », il fait une seconde visite dans cette ville. Il se rend au baptistère des Orthodoxes et a la vision incroyable de

---

262 *Ibid.*, *loc. cit.*

263 En français, il n'existe qu'un seul mot pour les deux. Voir aussi : Aimé Agnel *et al*, *Dictionnaire Jung*, Paris, Ellipses Marketing, 2008, p. 165.

264 Toni Wolf fut la patiente de Jung. Celui-ci, très impressionné par son intelligence, l'a chargée en 1911 de faire des recherches pour : *Métamorphoses et symboles de la libido*. Par la suite, elle devint l'amante de C. G. Jung.

265 Sonu Shamdasani m'a aimablement précisé que c'est « suite à un rêve » que Jung a décidé de prendre Toni pour amante.

266 Nadia Néri, « Femmes autour de Jung », Paris, *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 2002, p. 55-56.

267 *Ma vie...*, *op. cit.*, p. 326.

quatre mosaïques qu'il décrit en détail. « Ce qui me frappa en tout premier lieu, ce fut la douce lumière bleue qui baignait la salle sans que j'en fusse pourtant étonné. Je ne me posais aucune question quant à son origine et ne remarquais pas du tout ce qu'il pouvait y avoir d'étrange dans cette absence de source lumineuse. » [...] « La quatrième – raconte Jung – « était la plus impressionnante de toutes, nous la regardâmes en dernier lieu. Elle représente le Christ tendant la main à saint Pierre en train de sombrer dans les eaux. Nous nous arrê tâmes au moins vingt minutes devant cette mosaïque et nous discutâmes sur le rite baptismal originel et surtout sur cette étonnante conception du baptême, initiation comportant un réel danger de mort. [...] De la mosaïque représentant saint Pierre sombrant dans les flots, je conservai le souvenir le plus précis et aujourd'hui encore, chaque détail est présent devant mes yeux : le bleu de la mer, les pierres de la mosaïque et les sentences des banderoles sortant de la bouche du Christ et de saint Pierre, que je tentais de déchiffrer. Après avoir quitté le baptistère, je me rendis aussitôt chez Alinari pour acheter des reproductions de ces mosaïques, mais il me fut impossible d'en trouver. [...] Rentré chez moi, je priai une de mes relations, qui devait peu après se rendre à Ravenne, de me procurer les gravures, et, naturellement il ne put pas les trouver : car il constata que les mosaïques que j'avais décrites n'existaient absolument pas. »

Par les précisions de Nadia Néri, nous savons que c'est Carl Albert Meier qui a été chargé par Jung de se rendre à Ravenne. Et nous savons aussi que la dame de sa connaissance était bien Toni Wolf et que tous les deux, elle et Jung, furent ainsi plongés dans ce phénomène d'allure hallucinatoire<sup>268</sup>. Le fait que ce soit une mosaïque représentant le Christ qui sauve saint Pierre de la noyade où l'ont conduit ses doutes, lui le pécheur enraciné dans la concrétude de la vie, me semble être aussi un indice confirmant l'évolution de la

---

268 Nadia Néri, *op. cit., ibid.*

fonction sentiment de Jung, évolution qui se poursuit au travers de sa relation à Toni Wolff. Rappelons-nous que la liaison avec Toni fut décidée par Jung **après** un rêve, ce qui signe toute l'importance que celui-ci accordait aux images de l'inconscient<sup>269</sup>.

## L'amour, pierre des philosophes

### *Hineinhorchen*

Le 4 août 41, au début de son deuxième cahier, Etty Hillesum fait le commentaire suivant au sujet de Julius Spier : « C'est un homme mûr de cinquante-cinq ans, parvenu au stade de l'amour universel après avoir, durant sa longue vie aimé beaucoup d'individus. Je suis une petite bonne femme de vingt-sept ans et je porte en moi aussi un amour très fort de l'humanité [...]»<sup>270</sup>. » C'est au contact de cet homme, avec qui une relation transférentielle et érotique s'est établie, que s'est initié tout son chemin de vie. Quelques lignes plus haut, elle note : « Il dit que l'amour de tous les hommes vaut mieux que l'amour d'un seul homme. Car l'amour d'un seul homme n'est jamais que l'amour de soi-même<sup>271</sup>. » « Est-ce que j'aime S. ? Oui, à la folie ! Comme homme ? Non, pas comme homme, comme être humain. À moins que je n'aime plutôt en lui la chaleur, l'amour, l'effort vers la bonté qui émane de sa personne. » Quelques semaines plus tard, elle peut formuler un peu mieux sa démarche. « Ce que je fais, c'est "*Hineinhorchen*" (le mot me paraît intraduisible). *Hineinhorchen*, "écouter en profondeur", en moi-même, chez les autres, dans le monde. J'écoute de tout mon être, avec une grande intensité et j'essaie par cette écoute d'atteindre le fond des choses. J'ai toujours l'esprit tendu, je suis pleine

---

269 Cf. note 265.

270 EEH, p. 119.

271 *Ibid.*

d'attention, je cherche quelque chose, sans savoir encore. Je cherche évidemment une vérité propre, mais j'ignore encore de quoi elle aura l'air. Je fonce à l'aveuglette vers un certain but, je sens qu'il y a un but mais où et comment l'atteindre, je ne sais<sup>272</sup>.» Cette démarche, d'ordre amoureux à l'origine, initiée au contact de Julius Spier, l'amène ainsi qu'on l'a vu, à cette première formulation : « Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois je parviens à l'atteindre. Le plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors il faut le remettre au jour<sup>273</sup>. » Ce qui l'amènera à constater que ce qu'elle appelle faute de mieux « Dieu », correspond à ce mystère qui est notre capacité à aimer et à être aimé, source d'une joie intérieure inépuisable. « Ces sources originelles que je choisis d'appeler Dieu [...]. Alors on se régénère constamment à cette source et on n'a plus à redouter de dépenser trop de force<sup>274</sup> ». Tout au long de son journal, on est ainsi frappé, voire peut-être pour certains, choqués, de l'entendre répéter, au milieu des horreurs de la guerre, des lois antijuives, des horreurs de Westerbork : « Et pourtant je trouve cette vie belle et bonne. » Ce qui l'étonne elle-même : « Comment peut-on brûler d'un tel feu, jeter autant d'étincelles ? Tous les mots, [...] me semblent [...] pâlis et ternes comparés à cette intense joie de vivre, à cet amour et à cette force qui jaillissent de moi comme des flammes<sup>275</sup> ». Ce que les autres d'ailleurs constatent : « Vous, vous êtes toujours aussi radieuse<sup>276</sup>. » « [...] Quelques femmes ont lancé : "Vous avez de bonnes nouvelles ? Vous avez l'air si radieuse !" <sup>277</sup> » En septembre 1942, elle note : « Comment se fait-il que ce petit bout de lande enclos de barbelés, traversé

---

272 EEH, p. 148.

273 EEH, p. 149.

274 EEH, p. 740.

275 EEH, p. 738.

276 EEH, p. 852.

277 EEH, p. 885.

de destinées et de souffrances humaines qui viennent s'y briser en vagues successives, ait laissé dans ma mémoire une image presque suave? Comment se fait-il que mon esprit, loin de s'y assombrir, y ait été comme éclairé et illuminé? J'y ai lu un fragment de notre temps, un temps qui ne me paraît pas dépourvu de sens. [...]. Là-bas, au milieu de baraques peuplées de gens traqués et persécutés, j'ai trouvé la confirmation de mon amour de cette vie<sup>278</sup>. »

### *La mort de Julius Spier*

Ainsi que nous l'avons vu, toute cette évolution, ce processus d'individuation débuta au contact de Julius Spier<sup>279</sup>. Contact il est vrai peu orthodoxe, selon nos critères psychothérapeutiques. Mais l'amour est-il orthodoxe?...

Le 15 septembre 1942, Julius Spier décède, probablement d'un cancer du poumon. Quelques jours auparavant, elle écrit à son amie Tide : « C'est le grand travail qu'il a effectué en moi : **il a exhumé Dieu en moi et l'a appelé à la vie**, et maintenant c'est moi qui vais continuer à creuser pour chercher Dieu dans les cœurs de tous les hommes que je rencontrerai, où que je sois sur cette terre<sup>280</sup>. »

Et dans son journal elle notait quelques heures après sa mort : « Mon cœur volera toujours vers toi comme un oiseau libre, où que je sois sur terre, et te trouvera toujours. » [...] « De mon vivant, tu es déjà si bien devenu un pan du ciel qui s'arrondit au-dessus de moi que je n'ai qu'à lever les yeux au ciel pour être près de toi<sup>281</sup>. » Comme on le voit et ainsi qu'on le verra, son amour pour Spier s'est vraiment profondément transformé et l'a profondément transformée.

---

278 EEH, p. 729.

279 Sur sa tombe, on pouvait lire deux phrases. La première de saint Augustin : « Deviens qui tu es », et la seconde, inspirée de l'épître aux Corinthiens : « En somme, trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'amour, mais la plus grande d'entre elles, c'est l'amour. »

280 EEH, p. 794.

281 EEH, p. 714. Ce qui n'est pas sans rappeler les propos d'Isis après la mort d'Osiris.

« Tu as servi de médiateur entre Dieu et moi, mais maintenant, toi le médiateur, tu t'es retiré et mon chemin mène désormais directement à Dieu ; c'est bien ainsi, je le sens. Et je servirais moi-même de médiatrice à tout ce que je pourrais atteindre<sup>282</sup>. »

## **Les fruits spirituels de l'amour**

Cette transformation spirituelle, on en aperçoit le début dans la description qu'elle fait de son deuxième séjour à Westerbork.

### *De l'amour d'un seul à l'amour de tous*

« Je voudrais [...] pouvoir décrire ces deux mois passés derrière des barbelés, les plus intenses et les plus riches de ma vie et qui m'ont apporté la confirmation éclatante des valeurs ultimes suprêmes de ma vie. J'ai appris à aimer Westerbork et j'en ai la nostalgie<sup>283</sup>. »

Toutes les détresses et les solitudes nocturnes d'une humanité souffrante traversent soudain mon humble cœur et l'emplissent d'une douleur nauséuse. Quel fardeau vais-je donc me mettre sur les épaules cet hiver<sup>284</sup>? [...] Je voudrais partout où je suis, susciter une timide fraternisation entre tous ces "ennemis" [...] Je veux comprendre ce qui se passe, et je voudrais que tous ceux que je pourrais atteindre – et je sais qu'ils sont légion, rends-moi la santé mon Dieu! – comprennent les événements du monde à travers moi. – Et qu'est-ce que tout cela, si je n'ai pas l'amour<sup>285</sup>? »

Mais elle décrira, avec un regard sans concession, les travers de ses compagnons d'infortune au camp de Westerbork, de même qu'elle aura un regard extrêmement

---

282 EEH, p. 715.

283 EEH, p. 721.

284 EEH, p. 735.

285 EEH, p. 748.

lucide sur les comportements des occupants ainsi que sur ceux des Hollandais.

À sa lecture, nul doute : il n'y a pas de bons Juifs et de mauvais Allemands<sup>286</sup>... « Il y a, par exemple, au camp un membre de l'administration [...]. Il voue à nos persécuteurs une haine que je suppose fondée. Mais lui-même est un bourreau. [...] Je l'ai souvent observé lorsqu'il se tenait à l'entrée du camp [...]. Je me rappelle l'avoir vu un jour jeter quelques pastilles de réglisse noirâtre et crasseuse, par-dessus sa table de bois, à un petit enfant de trois ans qui pleurait, en lui disant de son ton le plus paternel : "Attention de ne pas te barbouiller le groin!" »

Ce qui ne l'empêche nullement de rechercher la meilleure part de chacun : « Et chez chacun de ces gens [les membres trop zélés du Conseil juif à Westerbork], j'ai trouvé en effet un geste, un regard, qui dépassait de loin leur niveau habituel et dont ils avaient sans doute à peine conscience. Et je m'en sentais la dépositaire. Dure, très dure journée. Il faut apprendre à porter avec les autres le poids d'un "destin de masse" en éliminant toutes les futilités personnelles. Chacun veut encore tenter de se sauver, tout en sachant très bien que s'il ne part pas, c'est un autre qui le remplacera. Est-ce bien important que ce soit moi ou un autre, tel ou tel autre ? C'est devenu un "destin de masse" et on doit le savoir. Journée très dure. [...] Et ce petit fragment du "destin de masse" que je suis à même de porter, je le fixe sur mon dos comme un baluchon avec des nœuds plus forts et toujours plus serrés, je fais corps avec lui et l'emporte déjà par les rues<sup>287</sup>. »

### *La mort*

Le 3 juillet dans son cahier numéro 10, elle a cette page admirable sur la question de la mort : « Il s'est passé énormément de choses en moi ces derniers jours, mais elles

---

286 EEH, p. 731.

287 EEH, p. 673.



ont fini par se cristalliser autour d'une idée. Notre fin, notre fin probablement lamentable, qui se dessine d'ores et déjà dans les petites choses de la vie courante, je l'ai regardée en face et lui ai fait une place dans mon sens de la vie, sans qu'il s'en trouve amoindri pour autant. Je ne suis ni amère ni révoltée, j'ai triomphé de mon abattement, et j'ignore la résignation. Je continue à progresser de jour en jour sans plus d'entraves qu'autrefois, même en envisageant la perspective de notre anéantissement. Je ne me parerai plus de belles formules qui prêtent toujours à malentendu : j'ai réglé mes comptes avec la vie, il ne peut plus rien m'arriver, d'ailleurs il ne s'agit pas de moi personnellement, peu importe qui meurt, moi ou un autre, l'important c'est que l'on meurt. Voilà ce que je dis souvent autour de moi. Mais cela n'a pas beaucoup de sens et ne rend pas clairement ce que je veux dire – et au fond cela ne fait rien. En disant : "J'ai réglé mes comptes avec la vie", je veux dire : l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et accepter cette mort, cet anéantissement, toute forme d'anéantissement, comme partie intégrante de la vie, c'est élargir cette vie. À l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen pour le plus grand nombre, parce qu'on en a peur et qu'on ne l'accepte pas, de ne garder qu'un pauvre petit bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. Cela peut paraître presque paradoxal : en excluant la mort de sa vie on se prive d'une vie complète, et en l'y accueillant on élargit et on enrichit sa vie<sup>288</sup> ».

*Prière du dimanche matin, 12 juillet 1942,  
ou sa réponse à Job*

Et le 11 juillet 1942, elle rejoint tout à fait les considérations de Jung après *Réponse à Job* et elle écrit : « Et si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu. »

---

288 EEH, p. 646.

Elle poursuit le 12 juillet : «Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. Cette nuit pour la première fois, je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, des images de souffrance humaines défilant sans arrêt devant moi. Je vais te promettre une chose, mon Dieu, oh !, une brouille : je me garderai de suspendre au jour présent, comme autant de poids, les angoisses que m'inspire l'avenir ; mais cela demande un certain entraînement. Pour l'instant à chaque jour suffit sa peine. Je vais t'aider mon Dieu à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider – et, ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs martyrisés des autres. Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes un jour. Il m'apparaît de plus en plus clairement, presque à chaque pulsation de mon cœur, que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous. Il y a des gens – le croirait-on ? – qui au dernier moment tâchent de mettre en lieu sûr des aspirateurs, des fourchettes et des cuillers d'argent, au lieu de te protéger toi, mon Dieu. Il y a des gens qui cherchent à protéger leur propre corps, qui pourtant n'est plus que le réceptacle de mille angoisses et de mille peines. Ils disent : "Moi, je ne tomberai pas dans leurs griffes !" Ils oublient qu'on n'est jamais sous les griffes de personne tant qu'on est dans tes bras. Cette conversation avec toi, mon Dieu commence à me redonner un peu de calme<sup>289</sup>. »

---

289 EEH, p. 679-680.

## Discussion et conclusion

Après ce long parcours dans l'univers d'Etty Hillesum, voyons un peu comment se termine *Le Livre rouge*. Le volume calligraphié du *Livre rouge* est suivi, après *L'Ébauche*, par un document intitulé «Épreuves». Celui-ci se termine par le texte des *Sept sermons aux morts*. Arrêtons-nous plus particulièrement sur le septième sermon, qui donne un très bel éclairage sur le mystère de l'homme, de la vie, du monde : «L'homme est une porte par laquelle vous passez du monde extérieur des dieux, des démons et des âmes, dans le monde intérieur, du grand monde dans le petit monde. L'Homme est petit et insignifiant, à peine l'avez-vous derrière vous que vous êtes à nouveau dans l'espace infini, dans le petit infini, l'infini intérieur. / À une distance infinie une seule étoile brille au zénith. / C'est là le Dieu unique de cet homme unique, c'est là son monde, son Plérôme, sa divinité. / Dans ce monde l'Homme est l'Abrahas, **qui engendre son propre univers ou l'engloutit**. / Cette étoile est le Dieu et le but de l'homme.»

L'expérience traversée à ce moment par Jung rejoint très probablement ce que les alchimistes considéraient comme le deuxième degré de la conjonction. Dans le *Mysterium conjunctionis*, Jung nous dit que : «*L'unio mentalis* ne représente pas encore le sommet, mais seulement la première étape du processus. Le deuxième degré est atteint quand *l'unio mentalis*, c'est-à-dire l'unité de l'âme et de l'esprit, est combinée avec le corps. Mais on ne peut s'attendre à un accomplissement du *mysterium conjunctionis* qu'au moment où l'unité esprit-âme-corps s'est combinée avec *l'unus mundus* de l'origine<sup>290</sup>.» Le but des anciens alchimistes était la *conjunctio*, c'est-à-dire retrouver l'unité originelle du monde, les noces *chymiques*. La religion chrétienne avait porté l'accent uniquement sur le pôle lumineux et spirituel,

---

290 *Mysterium conjunctionis*, t. II, Paris, Albin Michel, 1982 (MC II), p. 256.

négligeant la question de l'obscurité et du mal, bien présent dans le monde. Le pôle obscur, dont fait partie la matière, mais aussi le mal, était de plus en plus rejeté par l'explication chrétienne du monde, rendant celle-ci incomplète et insatisfaisante.

Ainsi, dans les *Sept sermons aux morts*<sup>291</sup>, Jung nous introduit, sur un mode allégorique, à ce qu'il développe très clairement dans le *Mysterium conjunctionis* : « **La division en deux était nécessaire pour faire passer le monde de l'état de potentialité dans celui de la réalité**<sup>292</sup>. » Toute sa vie, il n'aura de cesse de retisser des liens avec ce monde Un. En témoigne son intérêt pour ce qu'on a appelé la théologie négative, parallèlement à son intérêt pour l'alchimie.

#### *Plotin et l'Un : l'amour*

Cette notion de l'Un, on la retrouve très clairement chez Plotin. Dans cet ordre d'idées, la même notion refait surface chez les alchimistes modernes que sont les physiciens quantiques, par exemple, le « réel voilé » de Bernard d'Espagnat<sup>293</sup>.

Mais revenons à Plotin. Pierre Hadot, dans un remarquable petit ouvrage publié chez Gallimard en 1997, nous dit en postface : « Dans la première version de ce livre, je n'avais peut-être pas pris suffisamment conscience de la rigueur avec laquelle Plotin affirme la transcendance du bien ou de l'Un plotinien. Pour Plotin, le Bien est véritablement l'absolu, sans l'ombre d'une multiplicité même potentielle ou virtuelle, dans une totale absence de relation avec soi-même et avec les êtres qui émanent de lui. [...] Lorsque nous parlons de lui, c'est en fait de nous-mêmes que nous parlons, c'est-à-dire de notre relation à lui. Cela veut dire aussi que l'on ne peut pas vraiment coïncider avec lui, on

---

291 LR, p. 595.

292 MC II, p. 252.

293 *Candide et le Physicien*, Paris, Fayard, 2008, p. 283-287, question 50.

ne peut que l'éprouver comme une pure présence, qui nous envahit<sup>294</sup>. »

Pour Pierre Hadot, dans le moindre amour, il y a le pressentiment de l'infini, de ce qui dépasse toute forme. Et il cite Plotin :

«C'est ce dont témoigne l'impression qu'éprouvent les amants. Tant que cette impression se trouve dans quelqu'un qui s'arrête à la forme (*typos*) sensible, celui-là n'éprouve pas encore l'amour. Mais lorsque, à partir de cette forme sensible, il produit lui-même en lui-même une forme non sensible dans la partie indivisible de son âme, alors l'amour prend naissance. [...] Mais s'il prenait conscience du fait qu'il faut toujours aller au-delà, vers ce qui est plus "sans forme", c'est le Bien lui-même qu'il désirerait. Car ce qu'il a ressenti depuis le début, c'était à partir d'une faible lueur, l'amour de cette immense lumière (VI 7, 33, 22)<sup>295</sup>. »

#### *De Carl Gustav Jung à Etty Hillesum, conclusion*

L'œuvre immense de Carl Gustav Jung, dont chaque jour nous mesurons la profondeur et la justesse, nous a donné des clés exceptionnelles pour comprendre l'homme et sa place dans le monde. Nombreux sont ceux qui, à sa suite, ont trouvé le chemin de la guérison des blessures de leur âme. Avec son «occlusion de l'âme», Etty Hillesum, de qui nous avons largement repris le parcours et l'évolution, y fut initiée le 3 février 1941. Sa «deuxième naissance», comme elle l'a surnommée, se fit au contact d'un des élèves de Jung, Julius Spier. Celui-ci, psychochirologue, n'était pas, tant s'en faut, un psychothérapeute «orthodoxe» ainsi que l'exige la déontologie. Toutefois, force est de constater qu'au creuset brûlant de l'amour, véritable «pierre des philosophes», Etty Hillesum a vécu un processus d'individuation exceptionnel

---

294 Pierre Hadot, *Plotin ou La simplicité du regard*, Paris, Callimard, coll. «Folio essais», 1997, p. 199.

295 *Ibid.*, p. 75

qui l'a conduite à une expérience spirituelle hors du commun.

Dans une lettre, écrite en décembre 1942 <sup>296</sup>, à deux sœurs habitant La Haye, elle résume fort bien ce qui est à l'œuvre au cœur de son cheminement : «Ceux qui jouissent du privilège exténuant pour les nerfs d'être autorisés à rester à Westerbork "jusqu'à nouvel ordre" sont exposés à un grave danger moral, celui de l'accoutumance et de l'endurcissement.

La somme de souffrance humaine qui s'est présentée à nos yeux durant les six derniers mois, et qui continue à s'y présenter chaque jour, dépasse largement la dose assimilable par un individu durant la même période. C'est d'ailleurs bien ce que l'on entend répéter autour de soi tous les jours et sur tous les tons : "nous ne voulons pas penser, nous ne voulons pas sentir, nous voulons oublier aussi vite que possible." Il me semble qu'il y a là un très grand danger.

C'est vrai, il se passe des choses que notre raison, autrefois, n'aurait pas crues possibles. **Mais peut-être y a-t-il en nous d'autres organes que la raison, inconnus de nous autrefois et qui nous permettent de concevoir des choses stupéfiantes.**

Je crois qu'à chaque événement correspond chez l'homme un organe qui lui permet d'assimiler cet événement.

Si nous ne sauvons des camps, où qu'ils se trouvent, que notre peau et rien d'autre, cela ne suffira pas. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas de rester en vie coûte que coûte, mais la **façon** de rester en vie. Il me semble parfois que toute situation nouvelle, qu'elle soit meilleure ou pire, comporte en soi la possibilité d'enrichir l'homme de nouvelle clarté.

Et si nous abandonnons à la décision du sort les dures réalités auxquelles nous sommes irrévocablement confrontés, si nous ne leur offrons pas un abri pour les y laisser décanter

---

296 EEH, p. 822-824.

et se muer en facteurs de mûrissement, en substances d'où nous puissions extraire une signification, cela signifie que notre génération n'est pas prête pour la vie.

Je sais, ce n'est pas si simple, et pour nous, Juifs, moins encore que pour d'autres, mais si, au dénuement général du monde d'après-guerre, nous n'avons à offrir que nos corps sauvés au prix du sacrifice de tout le reste, et non ce nouveau sens jailli des plus profonds abîmes de notre détresse et de notre désespoir, cela ne suffira pas. De l'enceinte même des camps, de nouvelles pensées devront rayonner vers l'extérieur, de nouvelles intuitions devront étendre la clarté autour d'elle et, par-delà nos clôtures de barbelés, rejoindre d'autres intuitions nouvelles que l'on aura conquises hors des camps au prix d'autant de sang et dans des conditions devenues peu à peu aussi pénibles. Et sur la base commune d'une recherche sincère de réponses propres à éclaircir le mystère de ces événements, nos vies précipitées hors de leur cours pourraient peut-être refaire un prudent pas en avant.

C'est pourquoi cela m'a paru un si grand danger, d'entendre répéter constamment autour de moi : "Nous ne voulons pas penser, nous ne voulons pas sentir, le mieux est de se cuirasser contre toute cette détresse."

Mais la souffrance – sous quelque forme qu'elle se présente à nous – n'appartient-elle pas, elle aussi, à l'existence humaine ? »

Je terminerai sur un de ses derniers écrits, quelques jours avant de prendre le train pour Auschwitz, adressé à Han Wegerif, son amant : « Mais cette nuit, je vais habiller des bébés et tenter de calmer des mères et c'est cela que j'appelle "porter secours". Je pourrais me maudire. Nous savons très bien que nous abandonnons nos malades, nos

compagnons sans défense, à la faim, à la chaleur, au froid, au dénuement, à l'extermination et, pourtant, nous les habillons nous-mêmes et nous les conduisons nous-mêmes jusqu'au wagon à bestiaux de bois nu – au besoin sur des brancards lorsqu'ils ne peuvent pas marcher. Mais que se passe-t-il donc, quelles sont ces énigmes, de quel fatal mécanisme sommes-nous prisonniers? Nous ne pouvons nous tirer de ces contradictions en disant que nous sommes tous lâches. Et d'ailleurs nous ne sommes pas si mauvais. **Nous nous trouvons ici en face de questions plus profondes...**<sup>297</sup> »

## Épilogue

Le 5 mai 1959, deux ans environs avant sa mort, C. G. Jung eut un échange<sup>298</sup> avec l'écrivain chilien Miguel Serrano. Celui-ci, alors ambassadeur du Chili aux Indes, avait auparavant, écrit un livre intitulé : *Les Visites de la Reine de Saba*, et en avait remis un exemplaire dédié à Jung. l'échange eut lieu après qu'il eut lourdement insisté pour revoir Jung.

D'emblée, Jung orienta la conversation sur le sujet du mariage mystique et celui de la Reine de Saba : « La relation du Roi et de la Reine de Saba semble tout contenir ; elle a une qualité véritablement nouménale. » Et Jung continua : « Mais si vous deviez rencontrer la Reine de Saba en chair et en os, prenez garde avant de l'épouser. La Reine de Saba n'est faite que pour un amour magique, pas pour le mariage. Si vous l'épousiez, vous seriez détruits tous les deux, et votre âme se désintégrerait. » Jung alors poursuivit, au sujet de l'analyse des rêves : « La seule chose importante, c'est de suivre sa nature [...] aller seul de l'avant en laissant place

---

297 EEH, p. 905

298 Miguel Serrano, *C. G. Jung et Herman Hesse. Récit de deux amitiés*, Genève, Georg Éditeur, 1991, p. 70-78.



à l'imprévu. Rien, toutefois, n'est possible sans amour, même pas le processus alchimique, car l'amour permet de pouvoir risquer le tout pour le tout, et de ne pas occulter les éléments importants. [...] – Le processus du mariage mystique implique plusieurs étapes [...]. Il est sujet à un nombre incalculable de risques, comme le Grand Œuvre alchimique. Car cette union est en fait l'avènement d'une individuation mutuelle.»

«En l'entendant parler d'amour magique et de noces alchimiques», raconte l'écrivain chilien, «je pensais à Salomon et à la Reine de Saba, au Christ et à son Église, à Shiva et Parvati au sommet du mont Kailash.»

Jung poursuivit, comme s'il se parlait à lui-même, remarque-t-il :

«Il y avait une fois une Fleur, une Pierre, un Cristal, une Reine, un Roi, un Palais, un Amant et sa Bien-Aimée et cela quelque part sur une Île dans l'Océan, il y a quelques cinq mille ans... Ainsi est l'Amour, la Fleur mystique de l'Âme. Tel est le centre, le Soi.

«Jung me donnait l'impression d'être dans une sorte de transe. Il ajouta » :

Personne ne comprend ce que je veux dire ; seul un poète pourrait commencer à comprendre...

«Vous êtes un poète», lui dit-il, «ému par ce qu[il] venai[t] d'entendre. Et cette femme, est-elle encore vivante?»

Elle est morte il y a huit ans... Je suis très vieux», conclut Jung.

**Annexe 1 :**

*The Hands of Children, An Introduction  
to Psycho-Chirology*

By Julius Spier

[London, Routledge & Kegan Paul Ltd, 1955, 2<sup>nd</sup> edition]

***Introduction by C. G. Jung***

*Chirology is an art which dates back to very ancient times. The ancient physician never hesitated to make use of such auxiliary systems as chiromancy and astrology for diagnostic and prognostic purposes as is shown, for instance, by the book of Dr Goclenius who lived at the end of the sixteenth century in Würzburg. The rise of the Natural Sciences and with it of rationalism in the eighteenth century were responsible for the contemptible treatment and defamation of these ancient arts which could pride themselves on a thousand years of history, and this led to the rejection of everything which on the one hand defied a reasonable explanation and verification by experiment or, on the other, made too exclusive a claim on intuition. On account of the uncertainty and paucity of scientific knowledge in the Middle Ages, even conscientious thinkers were exposed to the danger of applying their intuition rather to the promotion of superstition than science. Thus all early, and particularly medieval, treatises about this subject are an inextricable tangle of empiric and phantastic facts. To establish a scientific method and to obtain reliable results it was necessary, first of all, to make a clean sweep of these irrational methods. In the twentieth century, however, after two hundred years of intensive scientific progress, we*

*can risk resurrecting these almost forgotten Arts which have dragged on a despised existence in semi-obscurity; and we can risk, testing them in the light of modern knowledge for possible truths.*

*The totality-conception of modern biology which is based on the evidence of a host of observations and research does not exclude the possibility that hands, whose shape and functioning are so intimately connected with the psyche, might provide revealing and, therefore, interpretable expressions of psychical peculiarity, that is, of the human character. Modern science increasingly relinquishes the medieval conception of the separateness of body and mind, and just as the body in the view of science is neither something mechanical nor chemical, so the mind seems to be but another aspect of the living body. Conclusions relating to one or the other would therefore seem to be within the range of scientific operation.*

*I have had several opportunities of observing Mr Julius Spier at work, and must admit that the results he has achieved have made a lasting impression on me. His method, though predominantly intuitive, is based upon a vast practical experience. Experiences of this kind can be rationalized to a great extent, that is to say, they admit of reasonable explanation once they are available. The manner, however, in which they are obtained depends, apart from routine, in its most decisive points, upon a subtly differentiated creative intuition which in itself implies individual specific talent. We, therefore, can hardly expect persons with nothing but average intelligence to be able to master this method. There is, however, a definite possibility that people who are intuitively gifted should be able to achieve similar results provided they are properly taught and trained. Intuition is not just an isolated talent but a regularly occurring function which is capable of development. Like the function of seeing and*

*hearing, it has its specific field of experience and a specific range of cognition.*

*The findings and knowledge expounded in this book are of essential importance for psychologists, doctors, and educationalists. Spier's Chirology is a valuable contribution to character-research in its widest application*<sup>299</sup>.

---

299 La chiromancie est un art qui remonte à l'Antiquité. Le médecin d'autrefois n'a jamais hésité à se servir de techniques accessoires, telles que la chiromancie et l'astrologie, à des fins diagnostiques et pronostiques ainsi que le montre par exemple le livre du docteur Goclenius qui a vécu à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle à Würzburg. Le développement des sciences naturelles, et avec elles, du rationalisme au XVIII<sup>e</sup> siècle, ont été responsables du traitement méprisant et diffamatoire de cet art antique qui pouvait être fier de ses deux mille ans d'histoire. Cela a mené, d'une part, au rejet de tout ce qui défiait une explication rationnelle et une vérification par l'expérience, et, d'autre part, a conduit à exercer un dédain trop exclusif de l'intuition. À cause de l'incertitude et du manque de connaissance scientifique au Moyen Âge, des penseurs, même consciencieux, ont été exposés au danger d'appliquer leur intuition à la promotion de la superstition plutôt qu'à celui de la science. Ainsi les tout premiers traités sur ce sujet, et particulièrement ceux du Moyen Âge, sont un embrouillamini inextricable de faits empiriques et fantaisistes. Pour établir une méthode scientifique et obtenir des résultats fiables, il était nécessaire de faire d'abord table rase de ces méthodes irrationnelles. Au XX<sup>e</sup> siècle cependant, après deux cents ans de progrès scientifique intensif, nous pouvons tenter de ressusciter ces Arts presque oubliés qui ont maintenu une existence méprisée dans la semi-obscurité ; et nous pouvons nous risquer, les testant à la lumière de la connaissance moderne, à de possibles vérités.

La globalité de la biologie moderne, qui est fondée sur des preuves par une foule d'observations et de recherches, n'exclut pas la possibilité que *les mains*, dont la forme et le fonctionnement sont si intimement connectés à la psyché, puissent fournir des informations, et donc des expressions interprétables de particularismes psychiques, en somme du caractère humain. La science moderne abandonne de plus en plus la conception médiévale du corps séparé de l'esprit. Et comme le corps, du point de vue de la science, n'est ni simplement mécanique ou chimique, ainsi le psychisme semble n'être qu'un autre aspect de l'organisme vivant. Les conclusions qui touchent à l'un ou l'autre semblent dès lors être d'ordre scientifique.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer M. Julius Spier au travail et je dois admettre que les résultats qu'il a obtenus ont fait une impression durable sur moi. Sa méthode, quoique principalement intuitive, est basée sur une expérience pratique énorme. Les expériences de cette sorte peuvent être rationalisées en grande partie, c'est-à-dire qu'elles admettent une explication rationnelle une fois qu'elle est disponible. La façon, cependant, par laquelle cette explication est obtenue, dépend, en dehors des processus de routine, pour sa part la plus décisive, d'une intuition créative subtilement différenciée, ce qui implique en soi le talent psychique individuel. Nous pouvons donc difficilement nous attendre à ce que des

**Annexe 2 :**

*Dernier écrit : EEH, 922*

*« Près de Limmen, le mardi 7 septembre 1943.*

Christine, j'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : "Le Seigneur est ma chambre haute". Je suis assise sur mon sac à dos, au milieu d'un train de marchandises bondé. Papa, maman et Mischa sont quelques wagons plus loin. Ce départ est tout de même venu à l'improviste. Ordre subit de La Haye, spécialement pour nous. Nous avons quitté ce camp en chantant, père et mère très calmes et courageux, Mischa également. Nous allons voyager trois jours. Merci de tous vos bons soins. Les amis restés au camp vont écrire à Amsterdam, peut-être fera-t-on suivre? Peut-être aussi ma dernière longue lettre? Un au revoir de nous quatre. Etty<sup>300</sup>.»

---

personnes qui n'auraient qu'une intelligence dans la moyenne, puissent se rendre maîtres de cette méthode. La possibilité existe donc que des gens doués d'intuition puissent obtenir des résultats semblables, pourvu qu'on les enseigne et les forme correctement. L'intuition n'est pas seulement un talent isolé, mais une fonction psychique régulièrement présente, qui est capable de développement. Tout comme l'observation et l'audition, elle a son domaine spécifique d'expérience et son champ particulier de connaissance. Les découvertes et la science expliquées dans ce livre sont d'une importance essentielle pour les psychologues, médecins et pédagogues. La chiromancie de Spier est une contribution de valeur à la recherche sur les traits de caractère dans son application la plus large [traduction Emmanuel Brasseur].

300 EEH, p. 922.

## **Discussion**

**Christine Maillard :** Merci beaucoup, Emmanuel Brasseur, pour cet exposé qui a établi un parallèle – un parallèle éclairant, me semble-t-il – entre une destinée masculine et une destinée féminine de la même époque, et je pense que votre exposé nous a bien montré les différences de ces deux destinées, quelques convergences dans leur discours sur l'amour, sur la relation à l'aimé, sur le statut qu'une telle relation peut avoir dans ce qu'on peut appeler le processus d'individuation, et je suis frappée par ce vécu très différent, par cette destinée très différente : Jung écrira une œuvre pour la postérité, deviendra célèbre et mourra en 1961 ; Etty Hillesum disparaît dans le camp de concentration, mais il reste son texte, que vous avez mis en parallèle avec *Le Livre rouge*, à mon sens de manière très éclairante, et je pense que votre exposé va susciter maintenant un débat très riche. La discussion est donc ouverte sur l'exposé d'Emmanuel Brasseur.

**Antoine Fratini :** C'est un exposé qui nous a permis de bien voir, selon moi, toute la différence de cheminement, d'individuation, entre un homme et une femme. D'un côté, la fonction pensée qui domine et qui a aussi des implications sur le plan de la vie, des choix, des décisions. De l'autre côté, la fonction sentiment, qui prédomine, et qui ensuite, progressivement, se complète. À la fin, disons que les produits se ressemblent tout en gardant aussi leurs différences respectives. Mais il y a un point qui a été survolé, sur lequel je voudrais revenir, c'est ce que vous appelez le « handicap de Jung », qui remonte à son jeune âge, qui touche le rapport avec sa mère, dont il dit qu'il ne la comprend pas. Il n'arrive pas à comprendre ses réactions, et il n'a donc pas la sécurité de son amour. Je pense que c'est très important d'un point

de vue psychanalytique. Et, du point de vue jungien, je me demande si, justement, cette confession de Jung n'est pas due à une distance, un éloignement, avec son *anima*, qu'il essaiera de combler, inconsciemment, avec ses histoires extraconjugales, entre autres. Toute son interrogation sur l'amour, par exemple, quand il dit : « Je ne comprends pas l'amour, je n'arriverai peut-être jamais à cerner la question. »

**Emmanuel Brasseur :** Je n'ai pas continué la lecture du texte, mais il explique dans la suite que le mot « amour » suscite méfiance, les hommes sont dignes de confiance, les femmes, non, et, un peu plus loin, il remarque : « et pourtant la vie m'a fait expérimenter bien des déboires avec les hommes, et les femmes ne m'ont jamais déçu. » Effectivement, il y a de nombreuses questions à des niveaux divers. Ces difficultés que l'on ressent au fil du *Livre rouge*, et quand on le lit, on est frappé de ce que l'amour ne s'est pas trouvé écrit, alors que c'est une couronne royale en or et qu'il va faire ensuite tout son travail sur l'alchimie – et il ne le met pas à la fin du volume calligraphié. On sent tout au long du *Livre rouge*, toutes ces tergiversations, cette difficulté par rapport au féminin. Ces difficultés par rapport aux femmes, qui ont sans doute commencé à se construire effectivement – c'était mon hypothèse – dès sa prime enfance. Ce qui me frappe aussi, de manière plus personnelle, c'est ce concept d'*anima* que tu as évoqué. J'ai toujours été terriblement gêné avec cette notion, et j'ai même entendu circuler hier cette idée que *anima* et *animus* seraient des archétypes. Pour moi, me référant plutôt à cette modélisation qu'il fait dans les *Sept sermons aux morts*, il me semble que le Soi et cette fonction compensatoire de l'inconscient, dont il a parlé tout au long de sa vie, amène, en fonction de la position dans laquelle se trouve la conscience, des manifestations du Soi qui seront plutôt de nature féminine ou plutôt de nature masculine en fonction de l'état de la conscience. Et je n'ai pas l'impression que *animus* et *anima* sont des archétypes en tant que tels, mais sont plutôt

des manifestations du Soi, des modes de manifestation du Soi. Mais c'est très personnel comme réflexion.

**A. F. :** *L'anima*, c'est une manière que l'inconscient a, certaines fois, de se manifester ; c'est une représentante de l'inconscient.

**E. B. :** Mais j'aime mieux la manière de la formuler de Georges Romey, l'auteur du *Dictionnaire de la symbolique des rêves*, qui ne se gêne pas d'employer le terme d'*anima* ou d'*animus* autant chez les hommes que chez les femmes. C'est le côté masculin de l'âme, ou son côté féminin.

**C. M. :** Si je vous comprends bien, pour cet auteur, au-delà de Jung, il ne faut pas parler simplement d'*animus* pour la femme et d'*anima* pour l'homme, mais d'*animus* et *anima* pour chacun des deux sexes.

**E. B. :** Oui.

**C. M. :** Cela me semble une théorie très intéressante. Notamment pour les questions d'androgynie psychique, de manière générale, et chez Jung en particulier. Cela semble une idée très fructueuse aussi pour la réflexion sur des thématiques très actuelles dans nos sociétés.

**A. F. :** C'est un fait, il y a beaucoup d'auteurs jungiens qui parlent d'*anima* et d'*animus* sans les limiter à l'homme ou à la femme.

**C. M. :** Et ce sont des post-jungiens, en quelque sorte ?

**A. F. :** Non, même pas. C'est monnaie courante, par exemple, chez les auteurs des *Cahiers jungiens de psychanalyse*.

**C. M. :** Je vais relire plus souvent les *Cahiers jungiens de psychanalyse*. Y a-t-il d'autres questions ou interventions sur le travail d'Emmanuel Brasseur, dont les enjeux me semblent très importants puisque notre colloque porte sur la question de l'individuation et que la question fondamentale posée dans l'exposé d'Emmanuel Brasseur, c'est le statut de l'autre ? Quel rôle joue l'autre dans ce processus ? Quel rôle joue aussi ce que Jung a appelé la « projection » ? Je pense qu'il y a cela aussi dans ce que vous nous avez dit. En quoi



la relation à l'autre peut-elle contribuer à rendre ce chemin d'individuation nécessaire, ou dangereux? Ce qui est le thème de notre colloque. J'ai vu un peu tout cela dans votre travail.

**Édouard Collot :** Emmanuel, pendant que tu parlais, je pensais à cette valeur de l'amour en tant que processus de transformation, et il m'a semblé qu'on pouvait établir un parallèle avec l'histoire de Heidegger et de Hannah Arendt. Cette politologue qui aboutit un peu aux mêmes conclusions, d'ailleurs, par rapport à cette dimension du mal, dont on sait combien elle a été fustigée par les siens. Je trouve que cette rencontre a permis un processus de transformation absolument remarquable chez Hannah Arendt, mais aussi chez Heidegger. D'autant plus qu'on retrouve aussi cette culture sémite chez Hannah Arendt et l'inverse chez Heidegger qui, comme sa femme, était antisémite. Et ils ont eu un passage de vécu ensemble aussi, à peu près dans la même temporalité, qui a fini par transformer la pensée de Heidegger et abouti aussi à cette magnifique réflexion menée par Hannah Arendt sur le procès d'Eichmann.

**E. B. :** Je peux difficilement commenter cet épisode que je connais mal.

**É. C. :** C'est cette valeur, finalement, universelle, ce processus de transformation que tu soulignes au contact de l'*anima*, et de l'*animus*, effectivement, qu'on retrouve dans cette passion amoureuse entre ces deux personnages.

**E. B. :** Il y a cette dimension d'opposés qui se trouve en jeu. Je ne l'ai peut-être pas suffisamment souligné, faute de temps et de place, mais on a ça aussi dans la position d'Etty Hillesum. Elle le déteste en même temps qu'elle l'admire. Je ne l'ai peut-être pas précisé, mais j'ai mis d'emblée les commentaires qu'elle faisait sur une de ses luttes, parce qu'elle montre cette dimension de lutte, qui a un côté tout à fait insupportable dans le comportement du thérapeute. Je me disais : « Comment se fait-il que cette femme ne s'est

pas trouvée soumise et détruite d'emblée, par une position thérapeutique que je trouve insoutenable?» Mais il est vrai qu'elle rapporte dans son journal que, à la première fois, il lui explique que «le corps et l'âme doivent être liés, donc nous allons lutter» ; elle le met à terre, et lui se retrouve comme un malheureux, les quatre fers en l'air, la lèvre saignante. Je crois que cela a dû lui permettre de ne pas se trouver complètement dépassée par ces espèces de jeux qui étaient quand même des préludes érotiques douteux.

**C. M. :** Au-delà de la thématique de l'amour et du rôle de l'autre dans le processus d'individuation, par cette relation d'Etty Hillesum avec son thérapeute, vous ouvrez déjà sur la question du transfert, et du passeur, qui sera traitée tout à l'heure.

**Jacques Mabit :** Dans le tricotage – si je peux me permettre ce mot – que vous avez fait avec Etty Hillesum et Jung sur ces deux processus, il me semble que la question de la vision, du fait visionnaire chez Jung, est prédominante ; alors que pour cette jeune femme, il s'agit – dit-elle – «d'écouter en profondeur», c'est de l'ordre de l'écoute. Est-ce qu'on peut en ressortir une sorte de typologie, selon quoi les processus d'individuation seraient davantage visionnaires chez les hommes et davantage auditifs, c'est-à-dire fécondés par le verbe et par l'écoute, chez les femmes ? De même, est-ce que les archétypes sont partagés, répartis dans les deux sexes, ou bien se retrouvent-ils dans les deux sexes ?

**E. B. :** Je n'oserais pas aller jusqu'à cette généralisation-là. Ce qui me frappe quand même, c'est que dans la manière d'aborder – et c'est ce que j'ai essayé de montrer – les processus inconscients, du côté féminin, on est quand même beaucoup plus dans quelque chose qui est de l'ordre du recevoir, du ressentir. J'évoquais le rêve de cette patiente avec la lessive et tout ce que ça change en elle. J'ai aussi des patientes qui ont des phénomènes visionnaires, mais ce seront des visions qui vont traiter de sujets beaucoup moins

florissants que Jung. C'est vrai qu'il y a souvent quelque chose de plus solaire chez les hommes, et peut-être de plus intime, plus lunaire – pardonnez-moi l'expression – chez les femmes. Mais cette distinction vision-écoute, je ne l'observe pas dans ma clinique.

**J. M. :** C'est une question qui m'intéresse dans le sens où il y a beaucoup de techniques, en particulier dans celles qui nous concernent, qui promeuvent une sorte de quête visionnaire. Enfin, c'est souvent présenté de cette manière. Mais dans la pratique, il arrive assez fréquemment – je ne suis pas sûr que cela soit lié aux sexes – que des personnes n'aient pas accès facilement aux visions, mais par contre accèdent à une sorte d'écoute : elles entendent, elles « ont des voix », des locutions, en quelque sorte. En clinique, on peut se demander dans quels cas ce sont vraiment des faits pathologiques, de délire, ou est-ce qu'il y a vraiment l'écoute d'un autre, d'une autre instance, qui serait d'ordre spirituel, du monde-autre. Et comment discerner ce qui est de l'ordre de la parole juste et ce qui relève de la parole falsifiée ? C'est un point important, je crois, si l'on considère le père comme assumant une fonction essentielle et prédominante de fécondation par la parole, par le sens qu'il transmet à travers son discours, et pas simplement son comportement. Ce qui est de l'ordre de l'écoute de la parole transmise par le père se différencierait de la vision, qui serait plutôt du côté du féminin, globale et immédiate, non différenciée, pour ainsi dire dans une première approche. La vision est directe et n'offre pas de processus de médiation, tandis que la parole constitue une médiation. Il me semble que la formulation de la parole serait davantage de l'ordre du masculin tandis que l'écoute serait davantage d'ordre féminin, et, inversement, quelque chose de l'ordre du féminin dans la vision serait davantage assumé par un homme qui la reçoit. Deux formes de fécondation réciproque. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais il me semble qu'il y ait une différenciation

féminin-masculin dans ces deux sens fondamentaux, au niveau profond.

**E. B. :** Ce qui me semble intéressant dans ce que vous dites, c'est la notion de médiation, qui sera beaucoup plus présente chez les hommes, alors qu'il y a une immédiateté chez les femmes. Que ce soit la vision, que ce soit l'audition, ou n'importe quoi d'autre, les choses sont comprises et transformées – c'est ce qu'on voit chez les mystiques aussi. La vision, chez l'homme, en plus, nécessite d'être saisie, ou formulée, modulée ; on doit expliquer quelque chose autour de cette vision. Chez une femme, vous comprenez par du non-verbal ce qu'elle a compris, enfin, me semble-t-il.

**J. M. :** Ce qui m'a frappé, c'est ce que vous avez dit de la nécessité pour Etty Hillesum *d'écouter en profondeur*, et non pas de *chercher à voir* ce qui se passe en elle, de *visualiser*.

**E. B. :** Oui, et Etty Hillesum reprend à plusieurs reprises dans son journal cette phrase étonnante : « Dieu écoute Dieu. » Ce *Hineinhorchen*, cette écoute en profondeur d'une altérité, sentir comme si une altérité était en elle et que cette altérité avait affaire avec elle et lui disait quelque chose.

**C. M. :** Je me permets d'intervenir très brièvement à ce stade de la discussion avant de vous redonner la parole. Sans vouloir aucunement, bien sûr, orienter les débats, je pense qu'il faut rappeler que dans le projet général de Jung, que ce soit celui du *Livre rouge*, ou le projet de son œuvre plus globalement, il y a une tentative de théorisation des différences entre le masculin et le féminin, sous différentes formes. Cela prend la forme de cette fameuse théorie de l'*animus/anima*, qui pour lui sont des archétypes ; le Soi est aussi un archétype, mais la théorie jungienne conçoit toute une série d'archétypes qui sont ensuite intégrés dans le Soi. Dans *Le Livre rouge*, cela prend la forme de deux personnages féminins qui sont l'Âme et Salomé, et dans le texte des *Sept sermons aux morts*, partie intégrante maintenant du *Livre*

*rouge*, il y a deux sermons qui sont consacrés à cette thématique du masculin et du féminin. Quelle est leur fonction, sur différents plans ? C'est là une réflexion de portée ontologique. Il y a donc dans le projet jungien en général cette volonté d'essayer de définir, non seulement l'identité de chacun des deux genres – on ne parlait pas de « genres » à son époque, d'ailleurs –, mais aussi leur relation ; et puis il y a la relation que vous venez d'évoquer, la relation au divin, ou à ce qui nous dépasse. Je crois que, pour lui, elle passe par la relation à l'autre, j'allais dire à l'autre sexe, mais ce n'est pas forcément l'autre sexe. En tout cas, à l'autre. Et donc, il y a ce deuxième plan qui me fait penser aussi à des aspects interculturels, je pense à la poésie de Hâfêz dans le domaine persan, où c'est toujours l'aimé(e), avec ou sans *e* à la fin, qui est le vecteur de quelque chose qui fait signe vers le divin. Donc, à travers l'exposé que vous avez présenté ce matin, tant du point de vue du texte de Jung que de celui d'Etty Hillesum, je sens pointer ces questionnements et cette dimension, aussi. Je voudrais terminer cette intervention en disant que, certes, vous avez parlé, en évoquant leur figure et leur discours, d'amour, d'*éros* – lors de la projection de la première diapositive, on a vu « masculin-*logos*, féminin-*éros* », « masculin-glaive, féminin-vase » –, c'est intéressant, parce que cela nous montre que nous sommes encore obligés de penser dans des catégories dualistes. Vous avez parlé d'*éros* et d'amour ; mais vous n'avez pas parlé du pouvoir. Or dans ce que vous avez présenté sur la relation d'Etty Hillesum avec Julius Spier, je vois beaucoup l'amour *et* le pouvoir. Un pouvoir exercé par Spier sur Etty Hillesum, ou un pouvoir exercé par elle sur lui, je ne sais pas, je ne connais pas assez les textes, mais il y a cette dimension, et je pense qu'on ne peut pas l'occulter dans le questionnement sur le masculin et le féminin, sur leur rapport, aussi pour la biographie de Jung. Parce que votre exposé, dans sa richesse, a fait aussi quelques allusions au vécu

de Jung avec les femmes. Et, tout à l'heure, vous avez parlé, cela m'a un peu fait sourire – puisque vous m'avez demandé une écoute féminine, je vous la donne – des « difficultés de Jung par rapport aux femmes ». Je ne vois pas en quoi les relations de Jung avec les femmes ont été pour lui source de difficultés. Je pense en revanche que cela a causé des difficultés pour les femmes en question. J'ai quand même lu attentivement ce qu'on appelle encore « l'autobiographie » de Jung, le texte *Ma vie...*, j'ai lu la correspondance, ainsi que beaucoup de travaux de Sonu Shamdasani sur Jung et son parcours... Je crois que c'est aussi une période où il y a une relation de pouvoir entre le masculin et le féminin. J'ai rappelé aussi hier que *Le Livre rouge* a été écrit à un moment où, justement, s'affirmaient des mouvements d'émancipation féminine sur le plan social, où les femmes accèdent à une conscience tout à fait différente de leur être propre : des femmes artistes, des femmes qui jouent un rôle dans la politique. Ce contexte vaut également pour *Le Livre rouge*, comme pour le texte d'Éty Hillesum. L'un des questionnements, quand un grand théoricien comme Jung – et tout à l'heure, on a rappelé Heidegger, et j'ai beaucoup apprécié, justement, ce clin d'œil – construit une théorie du masculin et du féminin, je pose la question : quels sont les enjeux de pouvoir qui sont derrière cette théorie ? On peut citer par exemple le travail qu'il a fait faire à Christiana Morgan pour le séminaire *Visions* – vous vous rappelez quelle est la date ? **Sonu Shamdasani : 1932.**

**C. M. :** Ce sont les visions de Christiana Morgan, une de ses patientes, qui ont fait l'objet d'un séminaire. Cette femme fait un peu le travail que Jung a fait dans *Le Livre rouge*, en dessinant et en parlant de ses visions, et Jung est tout heureux de pouvoir en parler avec un groupe. La préfacière de l'édition en langue anglaise, qui est une collègue jungienne, montre qu'en fait Jung est passé à côté d'une compréhension des visions de Christiana Morgan, parce qu'il a surimposé

des catégories qui relèvent du genre masculin culturellement construit de son époque. Et je trouve que l'exposé d'Emmanuel Brasseur ouvre aussi sur ce genre de questionnement. C'est ce que je voulais simplement ajouter.

**A. F. :** Si je me rappelle bien, plus que des difficultés de Jung avec les femmes, Emmanuel Brasseur a parlé des difficultés de Jung avec le féminin. C'est un peu différent, et plus juste.

**E. B. :** Je suis d'accord.

**C. M. :** C'est plus juste en effet.

**A. F. :** Oui, c'est plus juste, et il faut quand même se rappeler, si l'on se rapporte à l'histoire avec Sabina Spielrein, que Jung a renoncé à l'amour. Il n'a pas voulu poursuivre sa relation avec Sabina Spielrein.

**E. B. :** Or, elle comptait. Si mon hypothèse est exacte, cela revient dans la figure de Salomé.

**C. M. :** Vous pensez que la figure de Salomé est une réminiscence de Sabina Spielrein, c'est ce que vous m'avez dit hier.

**E. B. :** Je pense qu'elle se trouve un peu là-dedans. Et je me demande parfois si la barbe grise d'Élie que Jung oublie n'est pas liée à la barbe grise de Freud, mais ça, c'est beaucoup plus personnel.

**Pierre Lory :** Sur un registre très différent, une question d'ignorant : vous avez commencé votre exposé par une citation de Jung disant que, au fond, c'était la position par rapport au religieux qui était la question ultime. Vous avez terminé l'exposé avec, chez les deux auteurs dont vous avez évoqué la pensée, la découverte d'un point divin qui permet, en quelque sorte, à la personne de s'unifier autour de ce point. Est-ce qu'il y a des expériences d'individuation qui ne sont pas religieuses, qui peuvent être athéistes, par exemple ? Est-ce que ce point divin, cet Autre, avec une majuscule, est une nécessité ?

**E. B. :** Je pense que l'athéisme, c'est aussi une position religieuse.

**P. L. :** C'est le sens de ma question, justement. Donc l'individuation peut s'achever par une négation de la transcendance ?

**E. B. :** Je pense.

**P. L. :** Mais est-ce que Jung en parle dans ses textes ?

**E. B. :** Il me semble qu'il y a des gens qui se sont clairement individués, de manière indubitable, et qui ont pris une position athée.

**É. C. :** En tant que clinicien, je pense que le processus d'individuation tel que Jung le vit est propre à Jung. C'est une herméneutique que de s'intéresser aux visions, aux rêves, aux imaginations actives de Jung, et c'est très difficile. Et je pense que parmi nos patients, il y a beaucoup de gens – j'évoquerai d'ailleurs tout à l'heure un cas de ce genre – qui, manifestement, sont dans un processus de transformation et d'individuation ne passant pas du tout par des circonvolutions aussi culturelles et profondes. Je citerai Ramakrishna : au fond, les religions sont des fleuves qui vont tous à l'océan. Il y a quantité de façons d'entrer dans ce processus d'individuation. La question du sacré me semble importante, mais ce n'est pas le religieux. Il faut redéfinir précisément la position du sacré, qui est une position profondément liée à la nature. Je citais tout à l'heure Milton Erickson, et il emmenait ses patients au bord du Grand Canyon, au pied des arbres, parce qu'il y a effectivement une forme d'animisme dans le sacré. Il faut prendre conscience que si le sacré est en nous, il est autour de nous ; il est partout. Et je pense que l'on peut vivre quelque chose de l'ordre de la transcendance à l'écart de cette tendance culturelle actuelle qui consiste à regarder le ciel en quête de visions mystiques.

**C. M. :** Je voudrais revenir sur la polarité *logos/éros* puisque c'est par là que vous avez commencé, avec, comme on le rappelait tout à l'heure, cette bipartition masculin-*logos*, féminin-*éros*. Justement, dans *Le Livre rouge* et dans les *Sept*



*sermons aux morts*, il y a un jeu sur l'idée que cela s'inverse, aussi, et qu'il y a un *logos* féminin, un *éros* masculin ; on trouve des éléments dans la traduction que nous avons des *Sept sermons aux morts*. Et l'idée d'un *logos* féminin m'interroge par rapport à une dimension qui existe dans l'œuvre de Jung et qui n'a pas trouvé de place dans votre exposé sans doute parce qu'il n'y avait pas matière chez Etty Hillesum, c'est la représentation de l'archétype féminin chez Jung sous la forme qu'on appelle *Sophia*. Je pense que cela dit quelque chose à beaucoup d'entre vous ici. Je rappelle qu'il s'agit d'une représentation existant chez Jung ; Jung essaie de nommer des variantes, ou variétés, de l'archétype féminin. Il essaie de faire un travail sur l'archétype féminin – beaucoup plus, d'ailleurs, que sur l'archétype masculin. Il nomme des manifestations de l'archétype féminin : il y a Ève, Marie, Hélène, par référence au *Faust* de Goethe, et il y a *Sophia*. Dans ce que vous avez présenté, j'ai vu pointer certaines dimensions de ces images archétypales. Est-ce que vous-même, vous auriez quelque chose à dire, par rapport à Jung ou par rapport à votre pratique clinique, sur cet aspect-là, *Sophia*, qui désigne une spiritualité spécifiquement féminine, appelée à jouer un rôle différent dans le monde, dans le monde de la psyché, mais aussi dans le monde tout court, et aussi sur le plan religieux, un rôle différent de celui que Jung appellerait une spiritualité masculine ?

**E. B. :** Il y a une image qui m'a beaucoup interpellé dans *Le Livre rouge*, une image qu'on pourrait dire arabisante, à un moment où il discute de la question du diable, il évoque son âme, qui est une femme rousse, et qui va se battre contre le diable avec un crochet – mais tout ça n'est pas illustré –, l'illustration montre simplement une sorte de rouge et de vert qui s'interpénètrent avec des arabesques. Et je me rappelle avoir commenté ça en présentant *Le Livre rouge* à des psychothérapeutes en formation, regardant un peu les choses de mon côté masculin, avec ce que vous

pointez : *éros*-féminin, *logos*-masculin. J'ai pris une volée de bois vert, parce que l'auditoire était en majorité composé de femmes, qui me disait : « mais nous, l'*éros*, c'est avec des hommes qu'on le découvre, et le *logos*, ce sera de l'ordre du féminin ». Donc, je pense que vous avez parfaitement raison.

**C. M. :** En tout cas, il y a une théorisation chez Jung, et une imagination là-dessus chez lui aussi. Vous parlez d'une des images du *Livre rouge* à cet égard, mais je voudrais en mentionner une autre, une figuration de la Sagesse, une femme vêtue de bleu.

**E. B. :** Mais au sein de l'Église.

**C. M. :** Oui. Néanmoins, c'est quand même l'hypostase de la Sagesse. Certes, le personnage du Sage, dans *Le Livre rouge*, c'est Philémon ; quant à Salomé, on ne peut pas dire qu'elle soit une incarnation de la Sagesse, c'est autre chose. Mais il y a quand même cette iconographie-là. C'est la première chose. En outre, en 1916, Jung rédige les *Sept sermons aux morts*, et, dans ce texte, il y a une théorisation sous forme imagée, symbolique, de ce niveau-là de la féminité. Donc, dès 1916, et donc les années en amont, pour Jung, la féminité c'est encore autre chose que Salomé. Il y a Salomé, certes, et c'est immense, mais il y a une autre dimension, il y a toute une complexité dans l'archétype de la féminité. Et donc, j'attends un peu un discours qui montrerait qu'il y a aussi cette complexité dans l'archétype masculin. Parce que les quatre stades dont on parlait tout à l'heure, Jung les a énoncés pour le féminin. A part le Héros, je n'ai pas souvenir qu'il ait fait de même pour l'aspect masculin.

**A. F. :** Il y a Marie-Louise von Franz qui a repris ce matériau.

**C. M. :** Oui, et surtout Erich Neumann, qui a travaillé sur les modalités de l'être masculin, et le Héros est l'une de ces modalités. Et ce qui est intéressant, dans *Le Livre rouge*, c'est qu'il faut qu'il meure, ce Héros, pour qu'on accède à une autre modalité. Donc on a bien, dans l'œuvre de Jung, une théorisation très complexe, de l'archétype masculin, de

l'archétype féminin, mais reste la question de leur interaction et de la façon dont cette interaction contribue au processus d'individuation de chacun, et les deux témoignages que vous avez évoqués me semblent particulièrement intéressants à cet égard.

**Sonu Shamdasani :** À propos de Sabina Spielrein, je ne suis pas un jungien, mais je pense que Jung n'était pas un idiot. En tant qu'historien, je pense que la question que pose *Le Livre rouge*, c'est : « est-ce qu'il est possible d'avoir des expériences visionnaires, qui ne se ramènent pas toujours à des expériences intérieures, à des choses vécues, à des relations personnelles? Est-ce qu'il est possible d'entrer dans un autre espace ontologique? » C'est cela l'enjeu de Jung, sa tentative. Ce n'est pas l'épistémologie freudienne. Pour moi, relier les expériences visionnaires de Jung à la mère – Spielrein, Toni Wolff, Hélène Preiswerk, ou Freud –, c'est un jeu d'interprétations freudiennes. On peut, bien sûr, utiliser les expériences comme exemplaires à l'appui de notre propre thèse, de nos théories, mais ce n'est pas mon propos, ce n'est pas de l'histoire. C'est l'utilisation d'un texte pour lancer d'autres théories, des perspectives, intéressantes, mais qui ne relèvent pas de l'histoire. Il y a deux modes de lecture d'un livre comme celui-là, et pour moi, c'est plus intéressant d'opter pour la lecture historique. C'est difficile d'entrer dans le monde de Jung, dans son iconographie personnelle, dans son herméneutique, et, bien sûr, la question du masculin et du féminin est au centre de l'herméneutique que l'on va trouver dans le texte, mais il ne s'agit pas de ses relations personnelles. C'est la perspective des freudiens de toujours « chercher la femme ». *Nichts als, nothing but*. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans ce texte? Ce qui est au centre de toute l'initiative de Jung, dans tous ses livres ultérieurs, c'est pour moi une perspective plus intéressante.

**A. F. :** Il y a du nouveau, c'est certain ; nous sommes ici pour en parler et, comme vous voyez, les débats n'en finissent plus.

J'ai beaucoup aimé les dernières interventions. À propos de celle de monsieur Sonu Shamdasani, je voudrais quand même – vu que je suis psychanalyste – rappeler que l'histoire elle-même est interprétation. Tout est interprétation, la philosophie...

**S. S. :** Elle se base sur des documents.

**A. F. :** D'accord, mais Jung a parlé du rapport à sa mère. Essayez d'imaginer – c'est difficile parce que nous sommes des adultes, assez âgés même, pour la plupart – un enfant qui aurait une mère, dont on ne sait pas si elle l'aime vraiment, ou si elle ne l'aime pas. Si l'enfant n'a pas cette sécurité, je vous laisse imaginer toutes les implications que cela peut avoir sur le plan psychologique. C'est une interprétation, bien sûr, mais ça produit quand même du sens. Il y a bien évidemment d'autres choses, ce n'est pas la cause de toutes les visions de Jung, je pense que personne ne pourrait soutenir sérieusement cela.

**C. M. :** Il me semble que l'intervention de Sonu Shamdasani pose une question fondamentale pour notre lecture d'un texte tel que *Le Livre rouge*, et sans doute aussi pour la lecture d'autres textes. Mais restons-en au *Livre rouge*. Si j'ai bien compris, la thèse de Sonu Shamdasani, c'est que peu importe le vécu biographique qui était celui de Jung pendant les époques précédentes, l'histoire avec Spielrein, etc. Ce vécu biographique, finalement, n'interfère pas pour vous sur l'écriture du livre, puisque dans l'écriture du livre, c'est l'accès à une autre dimension, à un monde « imaginal » – mais je ne sais si on peut reprendre ici le terme de Corbin ; nos amis en parleront peut-être demain. Et pour cette autre dimension, finalement, on peut totalement se passer du niveau empirique, du niveau relationnel pour concevoir le rapport de Jung à cette dimension. Je dois dire que cela me laisse perplexe, parce que, dans l'idée que je me fais du *Livre rouge*, mais aussi dans l'idée que je me fais de la vie en général, puisque c'est quand même un morceau

de vie qui est raconté dans ce livre, il y a un fil reliant les niveaux de l'existence. Et le niveau extérieur, relationnel, qui est celui de Jung avec les dames dont vous avez parlé, ou avec Freud, ou avec qui vous vous voulez, ce niveau n'est pas sans rapport avec le vécu dans le monde imaginal. Et il me semble qu'il y a des correspondances, des moments «déclenchants», dans le vécu empirique, dans le vécu relationnel. Certains êtres, on l'a vu dans l'exposé, on le sait aussi par nos expériences, jouent des rôles de passeur, de déclencheur, nous introduisent au monde de l'imaginaire, au monde imaginal, et, dans la lecture que je fais moi-même du *Livre rouge*, j'ai plutôt l'impression qu'il serait assez juste de dire que certains personnages féminins, qui ont joué un rôle important dans l'existence de Jung – je ne veux pas toutes les nommer, car il y en a eu beaucoup –, ces personnages-là ont suscité l'accès de Jung à ce monde imaginal, qui, ensuite, a sa propre légitimité, tout seul. Je n'ai pas besoin, quand je propose une interprétation du *Livre rouge*, ou quand je donne comme thème de mémoire de master à un de mes étudiants «La figure de Salomé dans *Le Livre rouge*», qu'elle soit identifiée à la personne Spielrein, même si c'est légitime. Je lis et j'interprète le texte comme un document symbolique, comme un document littéraire, même, puisque j'enseigne la littérature et l'histoire des idées. La production du texte, chez Jung, est, me semble-t-il, tributaire du dense noyau relationnel et des échanges qui furent les siens.

**S. S. :** Si on prend les *Cahiers noirs*, on y trouve le nom de Toni Wolff, on ne trouve pas celui de Sabina Spielrein. Ce n'est pas, à mon avis, un refoulement du nom. Il n'est pas idiot, il peut dire et écrire le nom, il peut penser à des jeux herméneutiques lui-même, c'est un maître de l'herméneutique. Il y a bien sûr des vécus, mais ce sont d'autres vécus, avec d'autres femmes, avec Toni Wolff, avec Maria Moltzer, dans les années 1913, 1914, 1916, d'autres femmes qui ne figurent pas dans la mythologie jungienne

d'aujourd'hui. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas un lien avec le vécu, mais ce sont d'autres expériences. Ce n'est pas Spielrein.

**C. M. :** Ce n'est plus Spielrein ; Spielrein, c'est passé.

**S. S. :** C'est passé.

**E. B. :** Oui, mais refouler n'est pas signe d'idiotie.

**S. S. :** C'est une épistémologie freudienne : on ne trouve que ce que l'on cherche.

**J. M. :** À la fin de votre intervention, on trouve cette phrase d'Etty Hillesum qui parle d'être aidée par Dieu et qui dit quelque chose comme : « Si Dieu ne m'aide pas, ce sera à moi de l'aider. »

**E. B. :** Cela revient souvent sous sa plume.

**C. M. :** Je me permets, en appoint à ce que vous disiez dans votre exposé, de citer *Le Livre rouge*, page 255 du *Liber secundus* : « En tant qu'homme, tu n'as pas d'âme, car elle est dans la femme. En tant que femme, tu n'as pas d'âme, car elle est dans l'homme. Mais si tu deviens un être humain, alors ton âme vient vers toi. » *Le Livre Rouge* est un texte très poétique, de manière générale, avec une grande densité de l'expression. Cet autre que je rencontre, en quoi contribue-t-il à mon processus d'individuation, puisque l'exposé posait aussi cette question ; la relation du Je et du Tu, *Ich und Du*, comme le disait Martin Buber, qui était un interlocuteur de Jung à Eranos, c'est quelque chose de très important dans la philosophie de l'époque, dans les dialogues des intellectuels. Je n'ai pas réussi à retrouver cette phrase, mais je peux vous en donner l'esprit : « Même les personnes les plus chères, ou les êtres les plus chers, ne sont que des symboles de l'inexprimable Soi. » Nous sommes, me semble-t-il, au cœur du sujet avec cette phrase. Nous rencontrons des personnes, ce sont de personnes qui deviennent chères, ou qui cessent de l'être, pour des raisons diverses, comme c'était le cas dans la vie de Jung. Ou qui le restent tout en ne restant pas dans la vie du sujet. Le locuteur du *Livre*

*rouge* leur attribue un certain statut. J'en ai discuté avec Michel Cazenave, il y a quelque temps, et je lui disais : « mais dans ce cas-là, on peut se passer d'eux, s'ils ne sont que les symboles de l'inexprimable Soi ». Après réflexion, nous en arrivions au fait qu'on ne peut se passer d'eux, mais qu'il faut savoir qu'ils sont des symboles de l'inexprimable Soi. Cela renvoie chacun à sa propre dimension, à sa propre solitude essentielle, qui est décrite dans le septième des *Sermons aux morts*, et cela montre aussi ce que Jung pensait, au fond, du statut de l'autre dans la relation de *Ich* et *Du*, le Je et le Tu. Et – mais ce sont des extrapolations –, depuis quelques mois, je suis amenée dans le cadre de mon travail à lire le grand texte du *Divân* de Hafez. Qui est « l'aimé » dans le *Divân* de Hafez ?

**P. L. :** Ce qui m'a beaucoup frappé dans les communications que j'ai entendues, c'est qu'on y parle beaucoup du féminin et du masculin. Dans les littératures orientales, Daniel de Smet pourra compléter, il y a pléthore de romans d'amour, de poèmes d'amour ; c'est un thème presque obsessionnel, mais il n'est pratiquement jamais question de la femme. Le thème, c'est l'amour. La femme qui est l'objet de l'amour est très évanescence, on la décrit peu. Et dans le domaine de l'amour mystique précisément, on a quelques textes – je ne sais pas si on peut y rattacher Hafez – mais il y a en tout cas un texte explicite du mystique du XII<sup>e</sup> siècle, Rûzbehân, qui tombe éperdument amoureux d'une jeune femme, ce dont on lui fait reproche : « Qu'est-ce qui te prend à toi qui est un maître soufi reconnu ? » Et la femme elle-même est très surprise de ce que Rûzbehân dise vivre avec elle une expérience d'ordre mystique. Ce qu'il explique, c'est le statut, au fond, théophanique de la femme. Ce n'est pas que la femme aimée soit le support de la beauté divine, ce n'est pas que la femme aimée en soit le symbole comme on l'a dit, c'est que la femme aimée présentifie réellement l'amour divin.

**C. M. :** La réelle présence.

**P. L. :** Oui, c'est ça, c'est la réelle présence.

**C. M. :** C'est aussi une représentation qui existe dans le christianisme. Je pense que c'est un débat intéressant : est-ce que l'autre manifeste la réelle présence ou bien n'est-il qu'un symbole? C'est un autre statut, c'est un autre débat aussi. À propos du symbole, je me permets de citer encore une fois le texte, parce que je crois que cela va nous éclairer sur le statut personne réelle/personne symbolique, et plusieurs interventions ont tourné autour de ça. Page 214 du *Liber primus*, on trouve un dialogue entre Salomé, Élie et le personnage appelé Moi dans le texte. Élie dit : « Libre à toi de nous qualifier de symboles, avec le même droit que tu peux aussi qualifier tes semblables de symboles, si tu en as envie. Mais nous sommes exactement aussi réels que tes semblables. Tu n'infirmeras rien, et ne résous rien, en nous qualifiant de symboles. » Le Moi lui répond : « Tu me plonges dans une confusion effroyable. Vous prétendez être réels [vous, c'est-à-dire Élie et Salomé]. » Élie : « Bien sûr que nous sommes ce tu nommes "réels" ; nous sommes là et tu dois nous accepter. Tu as le choix. » Donc, si la question est : « Quel est le statut des personnages de ce fameux *mundus imaginalis*? », la réponse du texte est : « Nous sommes réels. »



## Danger et nécessité de l'individuation

La particularité des *Colloques de Bruxelles* est de réunir, à huis clos, des chercheurs de renommée internationale autour d'un thème qui interroge notre monde.

Avec *Le Livre rouge* de Jung comme point de départ, cette neuvième rencontre reprend une question sans cesse en mouvement, étayée ici d'expériences concrètes.

*Le Livre rouge*, élément fondateur de son œuvre, nous confronte à la crise que traverse Jung au début des années 1910, crise profonde dont ressort l'intuition de la nécessité vitale de ce qu'il nommera «individuation», à savoir l'intégration du Divin en soi, et sa reconnaissance par la présence de ce qu'il appelle le Soi. Rien de moins que «l'antique et intemporelle voie initiatique». Mais c'est une «porte étroite» qui y mène, Jung le dit, elle «ouvre sur un étroit sentier, d'abord anodin et facile à embrasser du regard – étroit et à peine marqué parce que bien peu seulement l'ont suivi – mais qui mène au secret de la métamorphose et du renouveau.»



9 782359 840643

ISBN 978-2-35984-064-3

28 euros